But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

4 AOUT 1953

DANS CE NUMÉRO :

EXCLUSIF

LE TOUR DE MES TOURMENTS

par

Marcel BIDOT

★

MAILLOT JAUNE DE MES RÊVES

par

J. MALLÉJAC

ALDO EMINENTE
vainqueur de Jany

Aldo Eminente a interrompu le règne de Jany dans le Grand Prix de Paris de natation. Finaliste olympique à Helsinki, Eminente a réalisé de gros progrès. (Photo J. Delorière.)

35 francs
20 pages - N° 419
Lundi
3 Août 1953
Afrique du Nord,
Avion . . . . fr. 40
Suisse. . . . 70 c.
Espagne . pes. 7 »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LE MIROIR DE LA VIE

LOUISON BOBET NE VEUT PAS QUE LES ORGANISATEURS (PISTE) EPUISENT LEUR COMPTE EN BANQUE

DEUX chambres d'hôtel, à Luchon et à Briançon, un café-tabac du boulevard de Grenelle, à Paris, ont servi de décor à une conversation en trois épisodes, qui peut changer l'orientation du cyclisme sur piste et lui donner un nouvel essor. Interlocuteurs : Louison Bobet et Daniel Dousset, manager de la plupart des champions cyclistes.

De par ses fonctions, Dousset doit à la fois défendre les intérêts des coureurs et veiller à ce que leurs exigences ne tuent pas la poule aux œufs d'or. Rôle délicat dont il se tire fort bien.

A Luchon, il s'est borné à exposer la situation difficile des organisateurs de province.

— Je viens voir quelles sont vos intentions à tous, a-t-il dit à Bobet. Je ne puis signer aucun contrat pour le moment, ne serait-ce que pour ne pas risquer de fausser involontairement le déroulement du Tour de France en encourageant les uns et en décourageant les autres. Nous en reparlerons à Briançon. Ce que je te signale, c'est que les affaires sont dures. Beaucoup d'organisateurs ont perdu de l'argent du fait des garanties très lourdes qu'ils avaient dû consentir aux vedettes engagées et ils hésitent à renouveler l'expérience. Penses-y et parles-en avec tes camarades du Tour.

Louison Bobet n'a pas demandé de précisions chiffrées. Il connaît — comme nous-mêmes après une rapide enquête — les tarifs des « grands du cyclisme » : Fausto Coppi, de 150.000 à 400.000 francs, avec une moyenne de 250.000 ; Ferdi Kubler, 200.000 francs « à prendre ou à laisser » — on laisse parfois et les contrats se raréfient pour l'ancien champion du monde — ; Koblet, 125.000 francs en moyenne, mais Hugo, qui est bon administrateur, n'en fait pas une condition *sine qua non* et préfère dix contrats à 80.000 francs que trois à 100.000; Robic, de 80 à 100.000 francs et pas un sou à rabattre, mais c'est plutôt par souci de son standing que par avidité...

A Briançon, Louison, porteur du maillot jaune, n'a pas davantage parlé finances. Il ne s'intéressait qu'à sa tenue vestimentaire et, sans savoir qu'un couturier préparait un tailleur nommé « Louison » qu'a étrenné Mme Bobet au lendemain du Tour, il pensait à sa propre collection de maillots :

— Ce que je veux, a-t-il dit à Dousset, c'est être en forme pour le championnat du monde. Il me faut un maillot arc-en-ciel. Je voudrais que, dans la semaine précédant Lugano, tu me déniches quelques critériums qui me permettent de retrouver le coup de pédale du routier que j'aurai perdu. J'ai réfléchi à ce que tu m'as dit à Luchon; je t'en reparlerai chez toi après l'arrivée du Tour.

C'est donc dans le Tabac que tient Dousset près du Vel'-d'Hiv' que s'est tenue la conversation décisive. Un peu inquiet, Dousset attendait le chiffre qu'allait lancer le vainqueur de la grande épreuve.

— Je touchais jusqu'ici 100.000 francs en moyenne par contrat et ma valeur a beaucoup augmenté, a dit Bobet en commençant. Le Tour de France, deux championnats de France, Milan-San Remo, le Tour de Lombardie, deux Critériums Nationaux, les Nations, deux Critériums des As, le Tour de l'Ouest m'autorisent à demander les prix couramment pratiqués par les « grands ». Mais je partage ton avis. Je vis du cyclisme et, tout Bobet que je sois, mon intérêt particulier se confond avec l'intérêt général. La piste agonise. Si elle meurt, tous nos débouchés seront fermés, puisque c'est sur piste que nous monnayons les efforts accomplis sur la route. J'ai l'intention de « faire du spectacle », parce que j'estime que le spectateur qui a payé doit en avoir pour son argent ; mais je ne veux pas que les organisateurs, après une réunion rendue déficitaire par un temps couvert ou maussade, passent à la banque pour pouvoir compléter ma garantie. Combien penses-tu que je puisse raisonnablement demander ?

Dousset a réfléchi, pris un crayon et fait un calcul :

— Cent cinquante mille, a-t-il répondu. A ce prix, tu gagneras ta vie, les organisateurs la leur et tout le monde sera content. Si la réunion est très nettement bénéficiaire, l'organisateur pourra même te ristourner un pourcentage sur la recette.

C'est dans ces conditions que Bobet a signé ses contrats d'après Tour.

Tout le monde y gagne, en effet. Le public — principal intéressé — qui pourra voir plus souvent les « géants de la route » ; Bobet qui aura plus de contrats ; les coureurs du Tour qui seront engagés en plus grand nombre puisqu'une seule vedette n'asséchera pas la trésorerie des organisateurs; ces derniers, enfin, qui pourront établir un programme sans craindre la catastrophe en cas de mauvais temps. Sans oublier le cyclisme sur piste tout entier qui ne peut que bénéficier de « plateaux » prestigieux attirant un public aussi désireux de voir de bon sport que des vedettes.

UNE HISTOIRE BOITEUSE SUR UNE VIE PRIVEE

J'INTERDIS à Jean de participer à des compétitions jusqu'à sa majorité...

— Je serai forfait pour France-Hollande...

— L'absence de Boiteux peut conduire la Fédération à annuler le match France-Hongrie...

— Jean Boiteux a disparu du domicile paternel...

— Une mésentente cruelle séparait le père et le fils...

— « Ah ! l'amour » (en français dans le texte). Le champion olympique français de natation Jean Boiteux, âgé de 19 ans, s'est enfui pour une fille aux yeux noirs...

Ainsi parlent les uns et écrivent les autres, cette dernière citation étant extraite de notre confrère britannique *The Daily Sketch*.

Tout le monde s'agite et pérore. Il n'y a que Jean Boiteux qui se soit tu. Et pour cause : on ne sait pas où il est et si on le sait, on ne dévoile pas une retraite... qu'il serait d'ailleurs surprenant que M. Boiteux père ne connût pas très rapidement.

Imitons cette discrétion. La vie privée d'un champion lui appartient. « L'affaire Boiteux » ne peut nous intéresser que sur le plan sportif, par exemple si le vainqueur d'Helsinki décidait d'abandonner la compétition. Ce que nul ne souhaite et nous-mêmes moins que tous autres.

"LE TOUR DE MES TOURMENTS",

Notre collaborateur Paul Ordner a reconstitué la dramatique scène du Tour d'Italie au cours de laquelle, dans une chambre de Bolzano, Marcel Bidot reprocha à Bobet et Geminiani de ne pas faire sérieusement leur métier.

Scène typique du Tour : le soleil est apparu au cours de l'étape. Un camion Coca-Cola s'est arrêté au bord de la route. Les coureurs sont descendus de vélo pour se désaltérer et remplir leurs bidons. Une trêve bienvenue.

LES CONFESSIONS DE MARCEL BIDOT (DIRECTEUR TECHNIQUE DE L'EQUIPE DE FRANCE)

Antonin Rolland, Deledda, Bernard Gauthier et Rémy ont su avant le départ qu'ils auraient à secourir leurs camarades " protégés "

QUE vous soyez confortablement installé chez vous ou écrasé contre la paroi d'un wagon du métro aux heures d'affluence, j'imagine, mes amis, que votre réaction sera la même en lisant le titre de ces confessions :

— Eh quoi ! penserez-vous, ce Bidot-là est fou ? Dans le domaine de l'insatisfaction, c'est bien l'être le plus étrange. Comment ? Il prétend avoir eu des tourments alors qu'il a eu la chance de ramener à Paris le plus beau maillot jaune qui se puisse rêver ? Non, vraiment, il exagère !

Je sais, chers lecteurs, que, dans l'euphorie de la victoire du plus beau champion français de l'heure présente, ce titre va vous paraître stupide. Et pourtant...

Ne croyez pas que le triomphe efface tout. Il est des choses qui restent en vous et qui, dans l'instant le plus pur, vous démangent désagréablement. L'aboutissement est exaltant, sans doute, mais, pour y parvenir, que de moments difficiles, de peines, de mots, de... tourments. Oui ! de tourments, il n'y a pas de terme plus précis. La vie est ainsi faite qu'on ne croit pas au succès et qu'il surgit, qu'il éclate, après s'être refusé longuement. Il est fils d'une lente préparation, d'une longue patience ; il est la récompense d'une somme d'efforts moraux et physiques considérable.

En parcourant ce récit écrit au lendemain d'un voyage animé à travers la France, vous comprendrez mieux mon état d'esprit, mes sombres pensées. Les soucis m'ont accablé non pas à Strasbourg, le 3 juillet dernier, lorsque le Tour a démarré sous la pluie battante, mais bien avant. Je suis peut-être fait pour les tracas, c'est fort possible, mais, en l'occurrence, ainsi que s'exprimerait mon vieux copain « Dédé » Leducq, j'ai eu mon compte...

Si la victoire de Louison Bobet et la tenue d'ensemble de l'équipe de France me payent largement en retour, c'est qu'il existe une justice.

J'avais déjà dirigé la formation nationale en 1952 et je savais, par conséquent, ce qui m'attendait. Bien sûr, mais, d'une année à l'autre, tout peut changer. Avec l'expérience, on évite les erreurs, on pèse, on calcule mieux. On s'est, en un mot, installé dans son travail, ce qui ne signifie pas que la tâche du directeur technique soit de tout repos.

Tout commence par un délicat problème qui est celui de la SELECTION. Pendant plusieurs mois, il faut se transporter sur le terrain de toutes les batailles routières, observer les coureurs, prendre des notes, juger sainement. Ce travail préparatoire est lent, mais nécessaire. J'ai personnellement toujours tenu à supporter l'entière responsabilité de mes décisions et, si parfois elles ont été critiquées, je ne les ai jamais révisées. Qu'on me permette, en passant, de remercier MM. Jacques Goddet et Félix Lévitan, les organisateurs du Tour qui, eux, s'en sont toujours référés, sans élever une seule objection, à mon jugement. LA CONFIANCE QU'ILS M'ONT ACCORDEE M'A ETE PRECIEUSE ET JAMAIS ILS N'ONT CONTREBATTU L'UNE DE MES DECISIONS.

REMPLACER ROBIC PAR BOBET

Après le Tour de l'an dernier, j'avais réfléchi à la question et mon premier désir fut de remplacer, d'abord, Jean Robic par Louison Bobet. Dans mon esprit, il était indispensable d'écarter Robic de l'équipe de France. Cette mesure s'imposait, à mon sens, non pas en raison des qualités de champion de « Biquet », mais de son caractère entier, de sa personnalité trop fortement accusée et qui ne souffre, en aucune façon, d'être discutée. J'étais persuadé, de ce fait, que le rendement des « tricolores » s'en trouverait amélioré.

J'entends les supporters du volontaire petit Breton me poser cette question : Mais pourquoi Bobet à la place de Robic ? Bobet dont le tempérament ne supporte pas toujours les rigueurs d'une grande épreuve à étapes ? Je vous dois un aveu et je m'explique : j'ai confiance en Louison. Pour moi, il ne subissait qu'une éclipse passagère parce qu'il avait, en courant trop, demandé beaucoup à son énergie depuis quelques années. D'autre part, je savais qu'il s'était volontairement abstenu dans le Tour 1952 et que cela présentait un très appréciable avantage pour lui et pour l'équipe de France. Voyez-vous, je n'ai jamais pensé que Louison ne gagnerait pas un jour le Tour de France. Au contraire. C'est un grand champion que je ne cesse de comparer à Henri Pélissier sur les plans de la sensibilité, du système nerveux et de la classe, aussi. Or, l'aîné des Pélissier s'était entendu dire, lui aussi, qu'il ne gagnerait jamais le Tour et, après plusieurs échecs, il le remporta à l'âge de 33 ans, dans l'Izoard, comme Louison vient de le faire...

Louison fut donc ma première acquisition, celui auquel je pensai tout d'abord, bien avant l'ouverture de la saison routière et, sur mon carnet, je fis suivre son nom de quelques autres...

Géminiani fut inscrit à sa suite, puis Dotto, Lauredi, Bernard Gauthier, Antonin Rolland. Dans mon esprit, ces six garçons devaient former l'ossature solide de mon équipe. Tous avaient l'expérience du Tour, une mentalité de parfait équipier, des aptitudes physiques diverses, mais un point commun : la classe indiscutable. Il était évidemment bien trop tôt pour les désigner officiellement et j'attendais de les voir à l'œuvre dans les classiques avant de leur en parler. Mais ce fut fait, dès les premières courses de la saison. Je ne m'étais point trompé, c'est bien ceux-là qu'il me fallait.

Pour les quatre autres postes à pourvoir, il y avait intérêt à ne pas se précipiter. Si Bobet ne fit guère d'éclat dès le mois de mars, je n'en fus pas inquiet. Quand on axe toute sa saison sur le Tour de France, il n'y a pas à commettre d'imprudences. Par contre, « Gem » démarra à fond, dans le National, dans Paris-Roubaix, lui pour qui, habituellement, les classiques n'étaient qu'un moyen de rodage...

Hélas ! Je m'aperçus bien vite que mes calculs n'étaient pas très bons et que mes coureurs accusaient une certaine fatigue. J'en eus la révélation exactement au Tour d'Italie où l'on m'avait confié la direction de l'équipe française dont Bobet et Géminiani étaient les vedettes.

Pour la première fois, une formation nationale officielle participait au « Giro » et, si tout débuta bien pour nos couleurs, cela se termina presque en catastrophe. C'est là le point de départ de mes gros soucis.

Louison, sans doute fatigué par les Six-Jours de Paris, traînait un poids dangereux dans les jambes. Géminiani, Qui donc aurait été optimiste à ma place ? Tous mes plans étaient bousculés, mes espoirs fondaient et je me trouvais, à trois semaines du départ de Strasbourg, avec de gros soucis en tête. A ce moment, en effet, les hommes sur qui j'avais basé ma sélection n'étaient pas en brillant état.

Fort heureusement, la lecture des journaux durant le « Giro » atténua mon tourment. Lucien Teisseire, le doux athlète toujours prêt à rendre service, connaissait un regain de forme étonnant, Marié, père d'un enfant, fixé en Bretagne, Lucien avait enfin trouvé son équilibre physique et moral. J'avais des vues sur lui et c'était peut-être, au cas où Louison s'abstiendrait, une chance à saisir. D'autre part, le Pneumatique et les Boucles de la Seine avaient montré que le jeune grimpeur Jean Le Guilly prenait du galon. Tiens, Le Guilly ? Celui-là aussi m'intéressait. Je ne désespérais pas. Tout allait peut-être s'arranger...

LE CONSEIL DE GUERRE DE STRASBOURG DÉCIDE : GAGNER MALGRÉ KOBLET

bien qu'il m'assurât que, pour lui, tout était facile, ne valait guère mieux. Je sentis le doute m'envahir. Et si les deux champions, sur qui je comptais fermement, abordaient le Tour dans cet état, devrais-je purement et simplement les obliger à renoncer ? Loin de s'arranger, d'ailleurs, les choses ne firent qu'empirer. A Naples, Louison me fit part de ses craintes. Le frottement de sa culotte sur la selle lui avait occasionné une induration qui avait les proportions d'un œuf de pigeon. Il lui fallut beaucoup de courage pour continuer, trop certainement, car il dut puiser à plein dans son énergie pour ne pas abandonner. Quatre jours plus tard, un abcès s'étant formé, perça, et Louison, lié par des engagements financiers avec les organisateurs, poursuivit sa route dans le « Giro ». L'équipe française, qui comptait encore Jean Bobet, Pontet, Vivier, fut ainsi décapitée.

Je me souviens d'une conversation que j'eus, à Bolzano, avec Bobet et Géminiani. Nous étions tous les trois dans une chambre et mes deux coureurs me paraissaient si las, si atteints physiquement, que je crus bon de leur dire ma façon de penser :

— Ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, leur dis-je, car vous ne faites pas consciencieusement votre métier...

Ils me regardèrent, ne comprenant pas du tout où je voulais en venir.

— Eh ! oui, repris-je, vous en faites beaucoup trop, vous voulez gagner, toujours gagner plus d'argent, et vous vous détruisez à ce régime...

Géminiani sursauta :

— Comment on en fait trop, Marcel ? dit-il en levant les bras au plafond. Au contraire, plus on en fait, plus on marche...

— En effet, tu en as la preuve... Louison ne digère pas ses Six-Jours et toi tu payes ton début de saison ahurissant. Observez-vous bien, mes enfants. Là est le secret d'une forme durable et ce n'est pas en courant tout à la fois que vous vous maintiendrez à votre rang...

Cet entretien avait été un peu tendu, mais le « Giro » continua et nos rapports amicaux n'en souffrirent pas. Louison, pourtant, m'inquiétait davantage que « Gem ». Il abandonna au cours de la dernière étape et nous attendit à Milan.

« OU JE GUERIS, OU JE NE FAIS PAS LE TOUR... »

Je savais Bobet en mauvaise condition physique et, connaissant son honnêteté, je lui demandai, peu de temps avant qu'il rejoignit Paris par avion, ce qu'il envisageait de faire au sujet du Tour.

— Tu comprends, Louison, lui dis-je, si tu es malade, mieux vaut que tu ne partes pas. Songe que le départ a lieu dans trois semaines et que ta plaie ne sera peut-être pas complètement cicatrisée...

— Ecoutez, Marcel, faites-moi confiance, une alternative se présente : ou je dois subir une opération et, alors, il n'est pas question de courir le Tour, ou je peux guérir rapidement et je partirai. Je vais immédiatement consulter mon médecin afin de prendre une décision. Je vous en ferai connaître le résultat, soyez sans crainte...

Sans crainte ! Mais c'est que j'en avais des craintes.

En rentrant d'Italie, je plongeai immédiatement dans le Circuit du Dauphiné. Je voulais voir les futurs tricolores en action. Je n'étais pas au bout de mes tourments.

MAIS TEISSEIRE AUSSI EST FATIGUE...

Lucien Teisseire me fit peur. Il fit de tels efforts pour arracher la victoire que j'eus le pressentiment qu'il était en train de gâcher son Tour de France. Après sa mémorable ascension de l'Iseran, il fut retenu sur la ligne d'arrivée trop longtemps et je dus intervenir pour qu'on le laissât rejoindre son hôtel. Mais le mal était fait : il avait pris froid. Une négligence, une seule, mais qui allait avoir une mauvaise répercussion sur l'organisme de ce brave Teisseire.

Et de trois : Bobet, Géminiani, Teisseire. Je jouais de malchance, décidément. La presse commençait à émettre des avis peu favorables ; par contre, elle encensait Teisseire, faisant état de sa supériorité, le posant en leader de la future équipe de France.

Moi, je n'ignorais pas — et Lucien non plus, d'ailleurs, — que cette forme avait été trop précoce et qu'elle se trouvait sapée, maintenant, par les efforts généreux du « Dauphiné ». C'est si vrai que Teisseire ne redevint lui-même qu'après la onzième étape du Tour...

Comment voulez-vous avoir le moral lorsque tout vous claque entre les doigts ? Je prends mon travail à cœur et il y avait vraiment de quoi avoir peur, car le Tour approchait. Une satisfaction, peut-être : Le Guilly. Celui-ci m'avait produit une excellente impression dans le « Dauphiné » où je l'avais repéré. Il était sorti avec autorité du peloton, à différentes reprises, et cela ne trompait pas. Le bonhomme était en forme et c'était, éventuellement, une carte à jouer, d'autant plus que ses capacités en montagne étaient reconnues.

J'essayais de me raisonner souvent : « Allons, Marcel, ne tremble pas, sois calme, tu auras quand même une belle équipe de France... si Dieu le veut. » Mais Dieu le voulait-il ? Tout semblait s'acharner contre moi et le départ approchait à grands pas. Je compulsais mes notes. Pas de doute possible, mon équipe restera ce qu'elle est : Géminiani, Dotto, Lauredi, Teisseire, Bernard Gauthier, Antonin Rolland. Louison étant sélectionné sous réserve d'un avis médical. Pour les autres, j'avais pris, sans en parler, une décision. J'étais séduit par Le Guilly. Il méritait sa chance et j'étais ravi de la lui donner enfin, Deledda et Rémy me convenaient. En exergue, sur mon carnet, j'inscrivis le nom de Baffert. Au cas où Louison se récuserait, contraint et forcé, il serait le dixième tricolore.

J'étais décidé à ne plus revenir sur ma décision, quoi qu'il arrivât ensuite. Je ne pouvais plus me permettre, le temps commandant mes actes, d'envisager un bouleversement de mon équipe. Je me faisais du mauvais sang et si j'avais su...

L'ENTREVUE DE BOISSY-SAINT-LEGER

De retour chez moi, à Saint-Lyé, près de Troyes, je repartis en direction de Paris aussitôt pour y rencontrer M. Jacques Goddet, directeur général du Tour, et lui com-

(*Suite page* 4.)

LES CONFESSIONS DE MARCEL BIDOT : LES MEMBRES DE L'EQUIPE DE FRANCE PARAPHENT A METZ

Un accord conclu à Strasbourg, un acte paraphé à Metz, un codicille ajouté par Louison Bobet à Béziers, telle fut la charte de l'équipe de France du Tour 53. Sous l'œil attendri de Marcel Bidot, Louis Bobet, nouveau leader français, fait abandon de ses prix à ses équipiers souriants. De g. à dr. : Jean Le Guilly, Lucien Teisseire, Marcel Bidot, Nello Lauredi, Louison Bobet, Adolphe Deledda, Bernard Gauthier, Antonin Rolland, Raphaël Geminiani, Raoul Rémy. Bel accord.

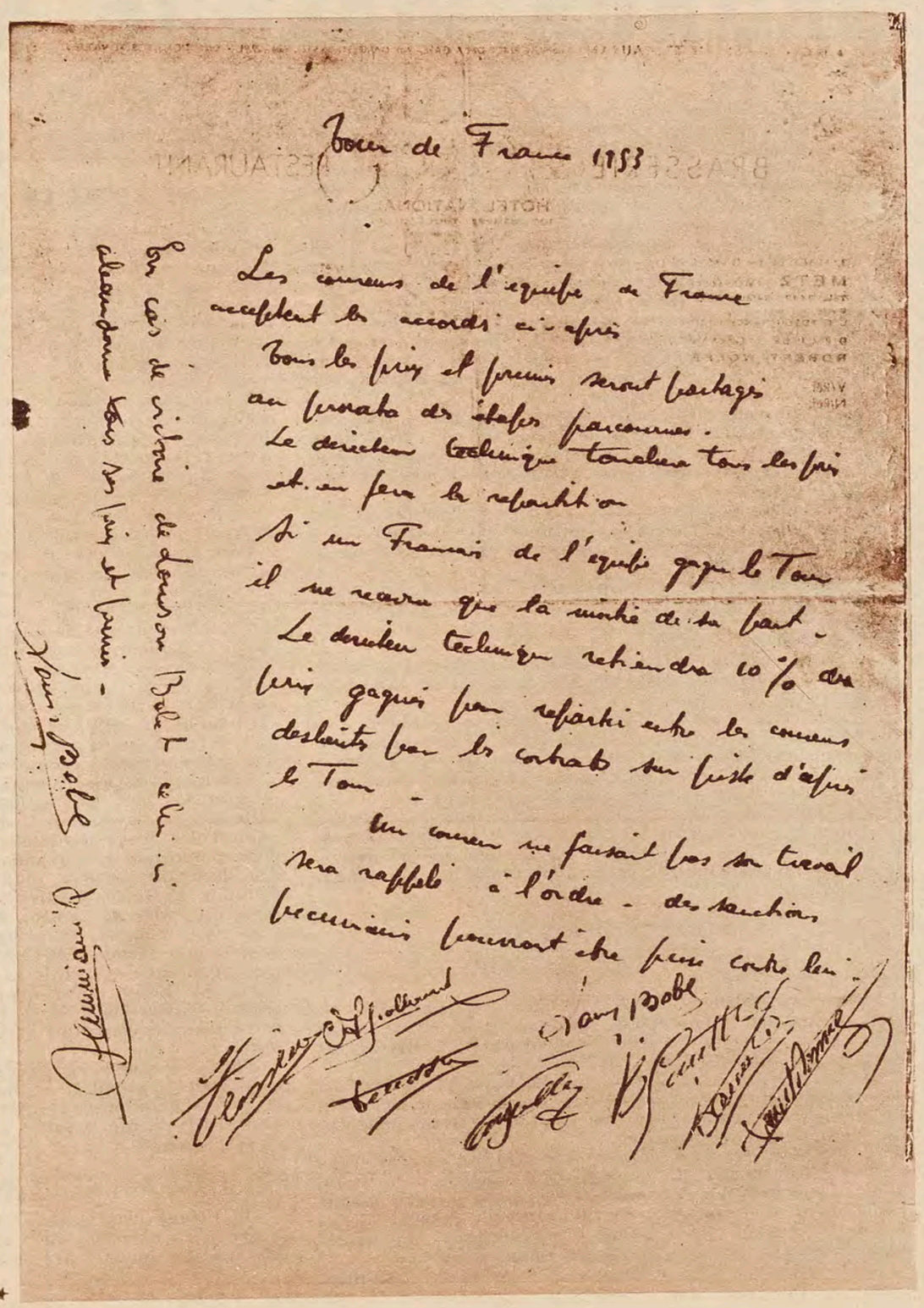
Pour les tricolores les bons comptes ont fait les bons amis

LE Serment de Strasbourg est le plus ancien texte français connu. Pourtant les équipiers tricolores ne songeaient guère à ce précédent historique en échangeant dans la capitale de l'Alsace le serment d'aide mutuelle qui se matérialisa le lendemain, à Metz, par le texte suivant que nous reproduisons ci-contre en fac-similé :

« Tour de France 1953. Les coureurs de l'équipe de France acceptent les accords ci-après : Tous les prix et primes seront partagés au prorata des étapes parcourues. Le directeur technique touchera tous les prix et en fera la répartition. Si un Français de l'équipe gagne le Tour, il ne recevra que la moitié de sa part. Le directeur technique retiendra 10 % des prix gagnés pour répartir entre les coureurs déshérités par les contrats sur piste d'après-Tour. Un coureur ne faisant pas son travail sera rappelé à l'ordre. Des sanctions pécuniaires pourront être prises contre lui. »

Spontanément, Bobet ajouta deux lignes à ce contrat lorsqu'il fut leader français : « En cas de victoire de Louison Bobet, celui-ci abandonne tous ses prix et primes. »

Les bons comptes font les bons amis. Malgré les inévitables coups durs, le proverbe se vérifia durant 22 étapes jusqu'au retour au Parc.


Tour de France 1953

Les coureurs de l'équipe de France acceptent les accords ci-après

Tous les prix et primes seront partagés au prorata des étapes parcourues.

Le directeur technique touchera tous les prix et en fera la répartition

Si un Français de l'équipe gagne le Tour il ne recevra que la moitié de sa part.

Le directeur technique retiendra 10 % des prix gagnés pour répartir entre les coureurs déshérités par les contrats sur piste d'après-Tour.

Un coureur ne faisant pas son travail sera rappelé à l'ordre - des sanctions pécuniaires pourront être prises contre lui.

Louison Bobet

(*Suite de la page* 3.)

muniquer la composition définitive de mon équipe de France.

Je roulais à vive allure sur la route, lorsque, dans la côte de Boissy-Saint-Léger, un cycliste me fit un grand signe du bras. En un clin d'œil, je reconnus Louison et m'arrêtai.

— Je savais, me dit-il, que vous veniez à Paris et j'ai fait un crochet pour vous rencontrer...

— Très bien, Louison, allons prendre un verre, veux-tu, nous allons bavarder...

Il allait à Fontainebleau rendre visite à son soigneur Raymond Le Bert, mais il avait voulu, d'abord, converser avec moi. L'entretien, bien entendu, porta sur le Tour, et, immédiatement, il me posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Votre équipe est formée, Marcel ? Montrez-la moi...

Je sortis un carton de ma poche et le lui tendis. Louison lut attentivement, posément et me dit :

— Mais alors, je n'ai personne pour moi ? Teisseire, lui, a deux équipiers de marque : Deledda et Antonin Rolland. Pourquoi n'avez-vous pas réservé une place à mon frère Jean ou à Pontet ?

— Non, Louison, répondis-je, ton frère est encore trop tendre et il ne terminerait pas. Ne sois pas inquiet. Dans le Tour, vous courez avec le maillot national et les marques ne comptent pas. Je te promets, d'ailleurs, que si tu es en position de gagner, tous les autres seront à ta disposition.

Mes paroles semblèrent le rassurer, mais je le sentis qui s'accrochait à l'idée d'avoir son frère auprès de lui. Je tins bon et ne crus pas utile d'entrer dans ses vues. L'insistance de Louison me montrait néanmoins son désir d'effectuer un grand Tour de France. Il était quand même satisfait de la sélection. Il me dit aussi qu'il se sentait beaucoup mieux et que le traitement suivi l'avait considérablement amélioré.

Après avoir quitté Louison, j'eus une entrevue avec M. Jacques Goddet afin de lui communiquer les quatre derniers noms.

— Je veux incorporer dans l'équipe un élément neuf, Monsieur Jacques...

— Oui, mais qui ?

— Je veux prendre Le Guilly...

Le Guilly est un homme du Tour et c'est un grimpeur, ce qui ne gâte rien. J'étais décidé à lui attribuer un rôle spécial dans l'équipe.

LES ACTIONS DE « GEM » ET DE BOBET REMONTENT

Vint le championnat de France, disputé à Saint-Etienne. En quelques jours, tout avait changé. Avant le départ, Louison m'aborda complètement régénéré. Il avait une mine splendide et j'eus plaisir à constater la transformation qui s'était opérée en lui. Il avait l'air « enveloppé » et cet excédent de poids me rassura.

— Ne vous inquiétez pas, Marcel, me dit-il en clignant de l'œil, je cours le Tour. Soyez tranquille à mon sujet...

Géminiani, également, paraissait reposé et, ce qui était valable huit jours auparavant, ne l'était plus. Comme quoi le vent tourne au moment où l'on s'y attend le moins. Louison, pour sa part, m'apprit que son médecin, le docteur Guy Marros, l'avait soumis à des séances d'ultra-sons, dont la variation allait de trois à douze minutes, et que son induration s'était résorbée. Vous comprendrez pourquoi j'ai poussé un soupir de soulagement. De fait, Louison se comporta remarquablement bien, lançant une échappée, avec son frère, qui eût pu aboutir favorablement. J'étais satisfait, doublement, puisque Géminiani, à l'arrivée, endossait le maillot tricolore. Bonne journée pour mon équipe...

Et j'entends encore la question que me posa Louison sur la ligne :

— Qui a gagné, Marcel ?

— « Gem »...

— Ah ! bon, répondit-il, tout va bien...

Louison était heureux, sincèrement heureux pour son ami et ne le cacha point. Il le félicita publiquement, participant à sa joie.

Ce fut pourtant à Saint-Etienne que les soucis de Louison reprirent et, par contrecoup, les miens aussi. Le frottement de sa culotte sur la selle lui occasionna encore une petite induration, mais sur la face interne de la cuisse gauche, cette fois. Allons, bon ! Nous n'en sortions pas. Tout était remis en jeu et, dès cet instant, je crus fermement que Louison ne pourrait courir le Tour.

De toute évidence, il fallait agir, avec ou sans Bobet, et je devais présenter la liste complète de mes équipiers aux organisateurs. Si Bobet ne partait pas, Baffert, mon remplaçant, serait désigné.

COMMENT J'AI CONSTRUIT MON EQUIPE

Rassembler dix coureurs, souvent de caractères différents, d'extraction différente, n'est pas une petite affaire. Il faut savoir doser, ne froisser aucune susceptibilité de façon que l'entente règne. C'est pourquoi, avant le départ, j'avais décidé de ne pas désigner un leader, à la manière italienne. J'avais simplement établi une petite hiérarchie, mais qui ne faisait, en aucun cas, abstraction des chances de chacun, tout au moins de ceux en qui j'avais confiance. Trois hommes étaient « protégés » : Bobet, Geminiani et Teisseire. Ceux-ci ne devaient pas attendre un équipier attardé et recevaient, sur accident, une roue ou de l'aide.

Au second échelon, trois hommes également : Dotto, Lauredi et Le Guilly. Ils constituaient ma réserve, et j'avais décidé de les ménager le plus possible. Dans mon esprit, ils ne devaient attendre qu'en cas de nécessité absolue, d'urgence.

Au troisième degré, quatre hommes : Antonin Rolland, Deledda, Bernard Gauthier et Rémy. Ceux-là avaient ordre d'attendre et de secourir leurs camarades « protégés ». Je ne les avais sélectionnés tous les quatre que dans ce but et ils savaient, par conséquent, au départ et même bien avant, ce que j'exigeais d'eux.

LE " SERMENT DE STRASBOURG "

Ce système a son avantage. Les équipes adverses, étrangères ou régionales, ont plusieurs coureurs à surveiller et la liberté de manœuvre est d'autant plus accrue.

Je dois dire que mon équipe fut très bien accueillie. La raison avait dicté mon choix bien qu'on me conseillât en divers milieux de chambarder les usages. Chambarder ? Mais pourquoi ? Le Tour est trop compliqué pour aller à l'aventure. Je n'étais déjà pas tellement confiant, alors qu'eût-ce été si je n'avais pas pris mes précautions ? Comprenez-moi, je risquai gros, j'avais des doutes sur la forme de Bobet qui ne savait pas encore s'il allait prendre le départ...

PARTIRA ? PARTIRA PAS ?

Louison défrayait la chronique. Un jour on annonçait sa participation formelle, le lendemain, il s'abstenait. Je ne savais plus à quel saint me vouer. Le dernier dimanche avant le départ du Tour, je n'étais pas fixé à son sujet. Il avait couru à Liége ce jour-là et cela n'avait pas marché :

— J'ai eu l'impression d'être fatigué, déclara-t-il à un journaliste...

Deux jours plus tard, Louison se décida à faire une sortie d'entraînement de contrôle dans la vallée de Chevreuse, en tenue de course, pour savoir où il en était. Il parut pleinement satisfait de son état et, le soir même, son médecin l'examina. Louison était bon pour le Tour, il pouvait rejoindre Strasbourg...

Comme deux avis sont préférables, et ne tenant pas à endosser une responsabilité, j'avais alerté le médecin du Tour, le docteur Berty, lui demandant de me dire très franchement ce qu'il pensait de l'état physique de Louison.

— S'il n'est pas bien, il ne partira pas, dis-je au docteur Berty...

— Je croyais, me répondit le médecin, que vous alliez me demander d'être large...

— Non, au contraire, dites-moi exactement ce que vous en pensez...

Louison se soumit donc, une fois de plus, à l'examen médical. Il le fit de bonne grâce, en présence de Raymond Le Bert et de moi-même. Le docteur Berty lui fit subir une série d'examens et donna son diagnostic :

— On ne peut, assura-t-il, empêcher un homme en aussi parfaite santé de partir dans le Tour...

L'affaire était classée et je respirais. Raymond Le Bert, d'ailleurs, peu auparavant, ne m'avait pas caché ses sentiments. Il connaît bien Louison, il le connaît même mieux que personne, et son opinion était nette : Bobet pouvait partir.

PREMIER CONSEIL DE GUERRE A STRASBOURG

La veille du départ, je réunis mes dix équipiers de France dans une pièce de l'hôtel pour tenir une espèce de conseil de guerre. Ce genre de réunion est une prise de contact mais on y pose toujours une question de confiance. Il y a lieu d'y déterminer le rôle des équipiers, de l'équipe, et d'aborder non seulement le chapitre des consignes à appliquer mais celui — très important en ce qui concerne des coureurs professionnels — du partage des prix et des primes. Je leur tins un langage simple, celui du cœur, et, après ce court exposé, leur posai cette question :

— J'entends que vous couriez pour la première place malgré la présence de Koblet. Vous devez tenter votre chance, êtes-vous tous d'accord ?

— D'accord, répondirent-ils en chœur.

J'abordai, ensuite, la question du partage des prix. le point épineux, habituellement. J'avais préparé un papier (dont vous pourrez lire, ici, la photocopie) et leur en lus les articles, point par point. La discussion fut animée comme bien l'on pense. Certains désiraient que le vainqueur, s'il était parmi nous, abandonnât la totalité de ses prix, d'autres, au contraire, voulaient qu'il donnât seulement la moitié. L'accord fut conclu sur ce dernier point et tout s'arrangea... ou parut s'arranger, car, le lendemain, avant le départ, deux membres de l'équipe de France vinrent me dire qu'ils avaient réfléchi et qu'ils tenaient à ce que le vainqueur laissât aux autres le bénéfice de ses gains. Ce fut d'ailleurs à Metz, au soir de la première étape, que les équipiers tricolores apposèrent leur signature au bas du papier. Je signale, pour l'histoire, uniquement, que lorsqu'il fut notre leader, à Béziers, Bobet fit un ajout et décida, ce qui n'avait pas été convenu, de laisser ses prix à ses camarades.

Vous me direz que parler de victoire, alors que le Tour n'est pas commencé, était un peu osé, d'autant plus que Koblet était là, sortant d'un Tour d'Italie et d'un Tour de Suisse absolument sensationnels. Naturellement, mais ça ne coûte rien de voir les choses au mieux de nos intérêts...

Et puis il y avait Robic, écarté de l'équipe de France par mes soins et prêt à diriger tous ses efforts contre mes Tricolores. Je savais, le connaissant bien, qu'il chercherait à nous faire des misères et je me méfiais de lui.

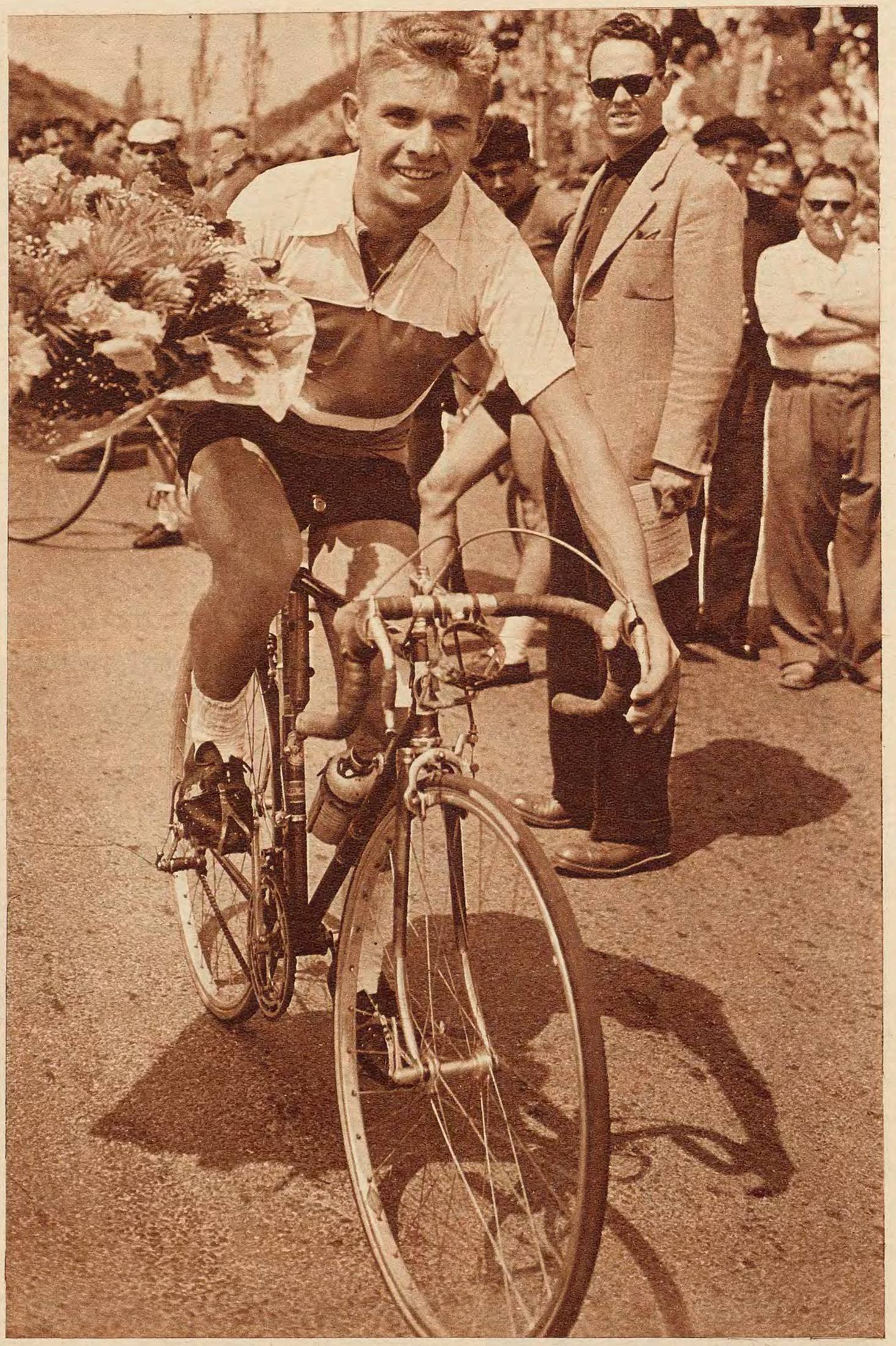
A vrai dire, certains de mes équipiers n'avaient pas confiance en l'issue favorable de ce Tour. Ils savaient que, avec Koblet, on courait pour la seconde place et, en leur for intérieur, ils estimaient préférable d'accaparer les victoires d'étapes pour emplir la caisse et obtenir des contrats fructueux. Ils doivent se rendre compte, à présent, combien ils eurent tort de penser ainsi...

Marcel BIDOT.

(*Reproduction, même partielle, strictement interdite.*)

La semaine prochaine :

BERNARD GAUTHIER, PREMIER DISSIDENT DE L'ÉQUIPE, SE FAIT RAPPELER A L'ORDRE



Raymond Hoorelbecke vient d'être sacré champion de France sur route des amateurs et il sourit. Revêtu du maillot tricolore, il accomplit son tour d'honneur. Le jeune Nordiste s'est montré le plus fort dans l'ascension d'une côte dure.

Une attaque dès les premiers kilomètres et un sprint irrésistible sur la fin

LE NORDISTE HOORELBECKE

(23 ans, Parisien d'adoption)

est le nouveau et brillant champion de France des routiers amateurs

(De l'un de nos envoyés spéciaux René de LATOUR)

LE HAVRE. — Quel est l'avenir (cycliste) réservé au jeune Hoorelbecke, depuis hier, nouveau champion de France amateur sur route ? Sans trop nous avancer, nous ne croyons pas nous tromper en prétendant que ce Nordiste possède les qualités qui peuvent faire de lui, dans un avenir proche, un excellent « pro ». Il est des signes qui trompent rarement chez un néophyte. En plus d'une classe physique indéniable et d'une belle régularité dans les performances réalisées (il fut cinq fois vainqueur et huit fois second cette saison), Hoorelbecke, entraîné à peiner durement et quotidiennement à la campagne (ses parents sont minotiers à Auxi-le-Château) est doué d'une énergie qui lui fait considérer comme négligeable les efforts produits sur la route.

Certes, au cours de l'échappée qu'il contribua à lancer dès les premiers kilomètres de la course au titre, il n'en fit pas plus que son compte, mais pas moins non plus. Il n'ignorait rien de la valeur de ceux qui lui tenaient compagnie et n'avait nulle envie de tirer les

(LIRE LA SUITE EN PAGE 6.)

RAYMOND HOORELBECKE SONGE DÈS MAINTENANT A LUGANO

(SUITE DE LA PAGE 5)

marrons du feu. Il fut l'un des plus actifs à empêcher le retour du peloton mais il sut conserver suffisamment de réserves pour sortir à son avantage de l'ultime confrontation qui l'opposa à ceux de ses compagnons de fugue qui n'avaient pas flanché en cours de route.

Son effort final fut d'une totale efficacité et laissa à plusieurs longueurs ses partenaires épuisés.

C'est là un indice de classe si l'on tient compte que le parcours qui comprenait 182 kilomètres et n'était pas particulièrement facile avait été couvert à une moyenne que n'auraient pas désavouée les meilleurs routiers « pros » du moment.

Licencié à l'A.C. Boulogne-Billancourt, Hoorelbecke, bien conseillé par l'ancien routier amateur Wiegant, ne se grisera pas facilement. Il continuera à venir chaque semaine courir les épreuves de la capitale après une dure semaine de travail aux champs.

LES PARISIENS ONT COMPRIS...

Contrairement aux années précédentes où la province se taillait la part du lion, les Parisiens ont su cette fois imposer leur loi. Loin de se cantonner dans une course d'attente (tactique qui faisait bien l'affaire des régionaux habitués aux départs relativement lents), ils n'hésitèrent pas à attaquer dès les premiers coups de pédales et eurent immédiatement la majorité dans le groupe enfui. Malgré la faiblesse de l'avance prise, ils ne se découragèrent jamais, parvenant même par leur action soutenue à lasser le peloton qui avait longtemps cru les tenir sous son contrôle.

A quarante kilomètres de l'arrivée, le doute n'était plus permis : les attaquants du premier kilomètre avaient bel et bien gagné la partie. Saulière, Le Dissez, Vitré, Hoorelbecke et leurs compagnons ne pouvaient plus être rejoints.

Il n'y eut aucune note discordante à l'arrivée, aussi bien parmi les battus des derniers hectomètres que parmi ceux qui avaient vainement tenté de faire échouer la fugue. Tous en convenaient : Hoorelbecke était bien le meilleur...

Il ne reste plus au coriace Nordiste qu'à confirmer dans trois semaines, à Lugano, la belle impression qu'il a faite au pays normand.

René de LATOUR.

LE CLASSEMENT

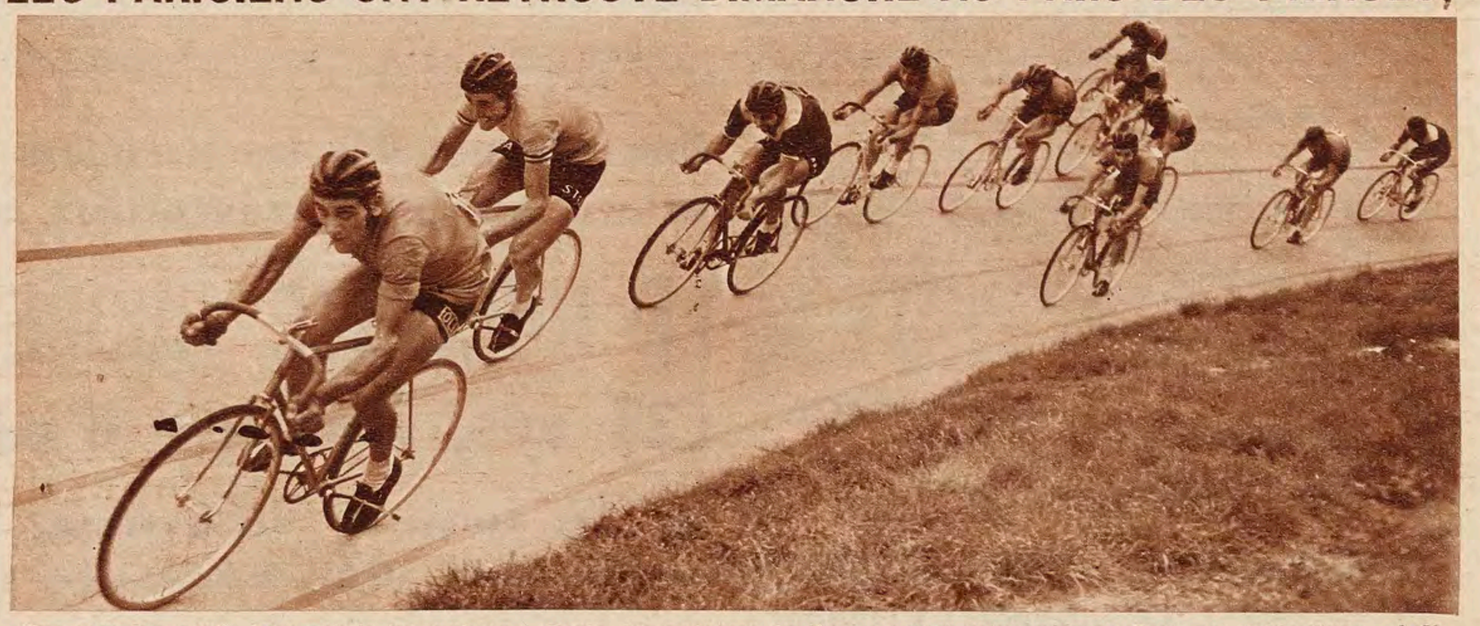
1. HOORELBECKE (A.C.B.B.), les 182 km. en 4 h. 37'40"; 2. Saulière (A.S. I.F.), 4 h. 37'42"; 3. Fanuel (V.C.C.A.), 4 h. 37'45"; 4. Vitré (B.A.C.), 4 h. 37' 48"; 5. Le Dissez (V.C.C.A.), 4 h. 37' 51"; 6. Bertolotti (A.C.B.B.), 4 h. 38' 3"; 7. Haultcouer (Auxerre), 4 h. 38' 15"; 8. Genoud (U.C. St-Livraids), 4 h. 39'29"; 9. Briscardieux (Pyrénées), 4 h. 39'37"; 10. Marie (V.C. Bocage), 4 h. 39'40"; 11. Amy (Sotteville), 4 h. 39' 44"; 12. Doret (Guyenne); 13. Toulouse (Pyrénées); 14. Cabello (Oranie), 4 h. 39'55"; 15. Skerl (U.S.F.B.); 16. Anjou; 17. Pujol; 18. Minard; 19. Tegner; 20. Joassin; 21. Suiffron; 22. Beilvert; 23. Gueveneux; 24. Le Menn; 25. Darrigade; 26. Le Monel; 27. Govemacker; 28. Solak; 29. Galland; 30. Gratton, etc...

C'est au 15e km. de l'épreuve, qui en comportait 182, que douze coureurs se joignirent. Cette échappée devait être la seule bonne. Ci-dessus : le Parisien Skerl mène devant Saulière, Fanuel et Hoorelbecke (1er).

Hoorelbecke est monté sur l'estrade officielle pour y recevoir le maillot tricolore. Il écoute l'hymne national.

L'arrivée du championnat de France amateur se jugeait au sommet d'une côte, au Havre, et Hoorelbecke l'emporta nettement. Il n'a pas encore franchi la ligne que, déjà, ses supporters se précipitent pour le féliciter. A g. : le maillot sur la barrière.

LES PARISIENS ONT RETROUVÉ DIMANCHE AU PARC DES PRINCES,



Une semaine après leur entrée triomphale à Paris, les vedettes du Tour se sont retrouvées au Parc, au cours d'une « individuelle » de 50 km., dans laquelle Bobet, nullement fatigué, fut le meilleur. Forestier mène devant Bobet et A. Rolland.

JACQUES ANQUETIL
EST UN "PRO" DE CLASSE
IL L'A PROUVÉ EN ENLEVANT LE TOUR DE LA MANCHE DEVANT REDOLFI

L'AN dernier, un adolescent blond, encore en pleine formation, enlevait en se jouant le championnat de France amateur sur route à Carcassonne.

Nombreux sont ceux qui, à sa place, auraient voulu brûler les étapes. Mais Anquetil, fort bien conseillé par le Rouennais Boucher a préféré attendre. Ce fut sage. Plus athlétique à présent, ayant affiné son style et augmenté sa résistance, il vient pour sa première expérience dans une épreuve à étapes, de remporter un très beau succès au Tour de la Manche. Les hommes de valeur ne manquaient pas au départ. Mais Anquetil, sûr de lui, ne se laissa jamais impressionner par leur présence. Attentif et toujours prêt à répondre aux attaques, il commença par prendre une très belle seconde place dans la première étape, seulement devancé par le Nordiste Stablinski et battant de peu, mais nettement, ses suivants, déjà éprouvés par la pluie et le parcours très difficile.

C'est surtout le lendemain qu'on put le voir vraiment à l'œuvre dans l'étape contre la montre, sur les 38 kilomètres d'un parcours qui n'était qu'une succession de montagnes russes... Il y réalisa une moyenne qui le classe comme un rouleur capable, dans un avenir peut-être plus proche qu'on ne l'imagine, de menacer les meilleurs spécialistes du Grand Prix des Nations.

Mais le plus dur restait à faire et la troisième et dernière journée, sur les 181 kilomètres de Thorigny à Cherbourg, mit encore plus en évidence les indéniables qualités du jeune Normand.

Il dut répondre aux attaques déclenchées par les équipes de Paul Le Drogo (Stella) et Raymond Louviot (Gitane), lesquelles ne désespéraient pas de faire lâcher prise à Anquetil, qui ne disposait d'aucune aide sérieuse.

Victime d'une chute sans gravité, il se trouva attardé au moment même où ses adversaires amorçaient une offensive d'envergure et qui eût fait sombrer tout routier moins bien trempé que lui. Se lançant résolument à la poursuite d'un groupe de douze hommes qui comprenait des coureurs comme Scodeller, Stablinski, Brankart, Blusson, Decaux, Redolfi et Cieleska, il parvint à les rejoindre en quelques kilomètres. Il venait de réaliser un grand exploit et de prendre place parmi les plus beaux espoirs de la route.

Mais Jacques Anquetil, qui n'a pas encore 20 ans, s'est juré de rester prudent.

L'expérience qu'il vient de faire lui a donné confiance en ses moyens. Il serait désolant que de telles promesses soient gâchées par l'impatience et le désir de briller qui habitent généralement les sportifs doués par la nature.

La seconde place prise par Redolfi est significative. Ayant quitté le Tour de France assez fatigué, il a su récupérer et sera sans doute un des hommes les plus en vue du Tour de l'Ouest... si Antonin Magne lui fait confiance.

R. de L.

LE CLASSEMENT GÉNÉRAL

1. **ANQUETIL**, en 12 h. 33' 12"; 2. Redolfi, à 2' 21"; 3. Stablinski, à 2' 26"; 4. Bouvet, à 2' 56"; 5. Platel, à 3' 31"; 6. Escartin, à 3' 52"; 7. Bertaz, à 3' 55"; 8. Lavigne, à 4' 11"; 9. Loof, à 4' 36"; 10. Bennuzzi, à 4' 47";

11. Guérinel; 12. Jourdin; 13. Huyghe; 14. Siguenza; 15. Houelbec; 16. Pipelin; 17. Venturella; 18. Esnault; 19. Pèle; 20. Michel.

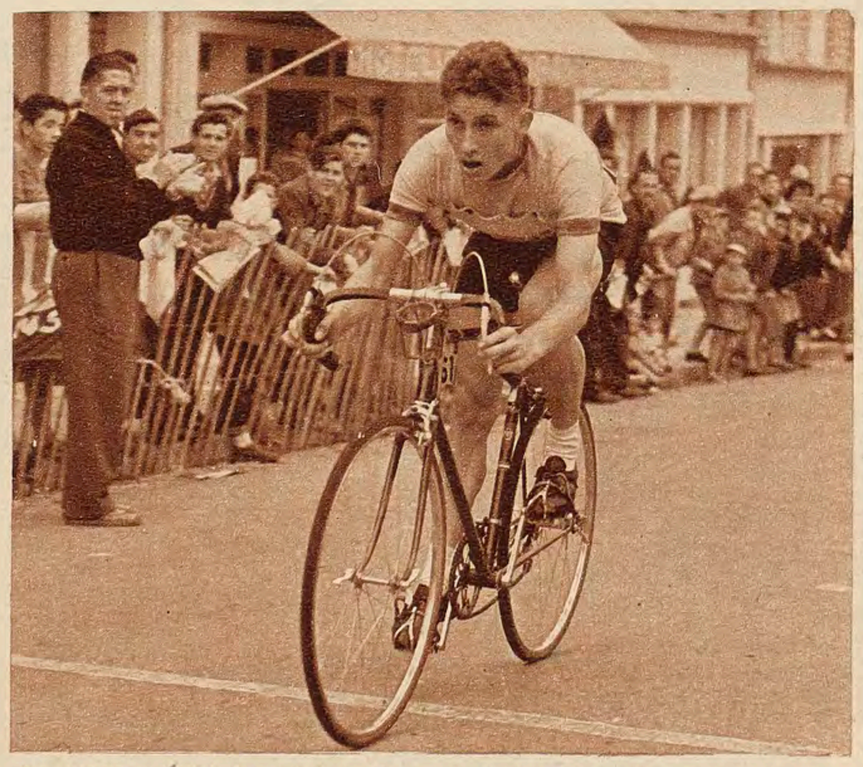
Le Tour de la Manche, couru en trois étapes, de vendredi à dimanche, a démarré sous la pluie. Près de Granville, le peloton aborde une côte conduit par Barbotin, peu en forme, et qui sera lâché ensuite.

Le Nordiste Stablinski s'échappa et gagna la 1re étape à Avranches, avec 24" d'avance.

La 2e étape fut fractionnée : contre la montre le matin et en ligne l'après-midi. Au sprint, à Thorigny-sur-Vire, une vingtaine de coureurs luttent et Scodeller l'emporte devant Gaudot.

LES HÉROS DU TOUR DE FRANCE

Les trois premiers de l'épreuve : Forestier (3e), Hassenforder (2e) et L. Bobet (1er), fleuris et souriants, vont effectuer un tour d'honneur.



La course contre la montre (Avranches - St-Hilaire-du-Harcouët) permit à Anquetil de réaliser une performance. Il battit Redolfi de 2'.

Jacques Anquetil gagna en fin de compte ce Tour de la Manche.

EXCLUSIF **MAILLOT JAUNE**

APRÈS LE TOUR 52, PAUL LE DROGO RENTRE DANS TON PAS PLACE DANS LES

Un maillot jaune doit être coquet. Sans rancune, François Mahé qui vient de céder son trophée aide Malléjac à se raser.

JE crois, bien sincèrement, qu'il est, avant tout, indispensable que je me présente : Jean Malléjac, 24 ans, natif de Dirinon (Finistère), à 6 kilomètres de Landernau, Marié. Un enfant.

Bobet et Robic n'auraient nul besoin de fournir leur état civil. Il y a si longtemps qu'on n'ignore plus rien de ce qui les concerne, mais moi...

Si l'on excepte les « mordus » du cyclisme breton qui me connaissent pour m'avoir vu m'aligner depuis trois ans au départ de tout ce qui se dispute en fait d'épreuves régionales, dans le Finistère, les sportifs français n'ont eu que de rares occasions de s'intéresser à ma personne. Je suis un garçon simple, sans façons, et je n'aime rien tant que la tranquillité et l'amitié de bons camarades.

La grande ville et ses complications me fatiguent. Je préfère ma Bretagne, sa lande, son calme et... la mer.

J'AI PREFERE LA LIME A LA TRUELLE

Je n'ai ni frère ni sœur.

Mon enfance fut celle d'un petit gars du Finistère, fils de maçon, et qui aurait sans doute été destiné à la truelle s'il n'avait eu un goût prononcé pour la mécanique.

Mais lorsque j'ai quitté l'école, à 13 ans, sachant lire, écrire et compter, je savais déjà qu'un autre métier m'attendait. Mon père avait accepté que j'entre au centre d'apprentissage de l'Arsenal de Brest.

J'ai quitté la maison familiale où je suis revenu chaque samedi, pendant quatre ans. J'étais un assez bon apprenti puisque, à 17 ans, j'ai obtenu mon C.A.P.

Ouvrier qualifié, capable de gagner ma vie et assez fier, ma foi, de mes connaissances professionnelles, je suis alors entré à l'Arsenal de Brest. En pleine reconstruction, le grand port breton fourmillait d'ouvriers de tous les corps de métiers.

Il n'était plus question de rentrer chaque soir à la maison ; cela m'aurait vraiment pris trop de temps. J'ai loué une chambre en ville, mangé au restaurant, vécu une vie très libre, certes, mais où le travail tenait la place principale.

Distraction : le cinéma, une fois de temps à autre.

Puis, les interminables discussions entre camarades d'atelier... sur les courses cyclistes.

L'EXEMPLE DES « ANCIENS »

C'est qu'on l'aime le vélo, chez nous...

Autour d'un établi, on en parlait, souvent, et avec compétence. Pas moi, évidemment, qui n'y connaissais rien. Mais j'entendais vanter les mérites de ceux qui avaient fait, à des époques diverses, la gloire du cyclisme breton : Le Drogo, Le Grevès, Le Calvez, Cloarec, Cogan, Goasmat, dont on me citait les exploits routiers avec détails à l'appui.

J'eus ensuite un vélo... comme tout le monde.

C'était mon moyen d'évasion, la seule possibilité d'échapper à la promiscuité des cafés fréquentés par des matelots et des ouvriers trop enclins à vider des bolées.

Rien n'est attirant comme une machine de course pour un gamin de 18 ans. Quelques-uns de mes camarades, déjà équipés, s'en allaient disputer le dimanche, un peu partout, les épreuves de « pardons » généralement bien dotées.

Contrairement à la plupart des néophytes du cyclisme, je n'ai pas débuté sur un impossible « clou ». J'aimais trop la mécanique et je n'aurais pas admis de chevaucher un vieux vélo brinqueballant, pas plus que je n'aurais accepté de travailler avec de mauvais outils. Les gars de l'Arsenal aiment le travail bien fait et je savais apprécier un beau vélo.

JE CONNAIS BIEN LA ROUTE DE BREST A LANDERNAU

Il ne m'a plus resté qu'à apprendre à pédaler.

Pour aller de Brest à Landernau, il faut peiner ; surtout avec une machine neuve qui incite à jouer au coureur. J'y allais de bon cœur ; sans le moindre point de comparaison, uniquement pour le plaisir de constater que mon vélo était au point... à défaut de mes jambes.

La suite se devine. Je me suis trouvé mêlé à des sorties d'entraînement le dimanche matin, avant le début de la saison. Je me suis aperçu que, si mes camarades plus aguerris marchaient mieux que moi, je n'étais pas loin de valoir ceux qui avaient moins d'expérience. Je n'étais pas un débutant par trop « minable »...

Je vous ferai grâce de mon apprentissage, lorsque chaque dimanche passé sur la route m'apprenait quelque chose que j'ignorais huit jours auparavant.

J'ai débuté en 1948. L'année suivante, j'avais déjà brillé dans un Paris-Rennes disputé en trois étapes et enlevé par le Parisien Gaudot. Ce dernier ne m'en voudra pas si j'assure que seule une malchance persistante me priva de la victoire finale.

Je n'avais d'autre moyen pour m'entraîner sérieusement que de partir à l'aube pour couvrir 50 kilomètres et plus sur les routes avant de pointer ma fiche de présence aux ateliers de l'Arsenal.

Je ne me plaignais pas et trouvais cela parfaitement normal. Naturellement, j'ignorais tout du massage, des soins attentifs d'un connaisseur, d'un régime approprié. Je n'y pensais pas puisque je n'imaginais pas de gagner un jour ma vie en pédalant.

Ce jour-là vint, pourtant.

Recommandé par Ferdinand Le Drogo qui m'avait vu à l'œuvre à plusieurs reprises, j'ai fait mon entrée au sein d'une écurie professionnelle et me suis trouvé sous les ordres de Léo Véron. Je n'avais pas un palmarès impressionnant. On savait seulement que j'étais bon rouleur, que je grimpais assez bien les côtes et que je pouvais devenir un équipier dévoué.

Il n'y avait pas là de quoi perdre la tête. Tous les régionaux qui ont fait parler d'eux dans leur fief prennent contact une fois au moins avec des hommes de métier.

Je ne tiens pas à dénombrer les places (pas toujours d'honneur) que j'obtins une fois devenu salarié du vélo. Les « classiques » n'étaient pas mon fort. Dès que la bataille se déclenchait vraiment, lorsque les « grands » se montraient enfin, je disparaissais et terminais assez loin.

33e DU TOUR, JE N'EN DEMANDAIS PAS PLUS

Par contre, les épreuves à étapes me convenaient mieux. J'étais fait pour cet effort très particulier qui consiste à pédaler chaque jour sans ressentir les fatigues de la veille.

J'avais quitté l'Arsenal, non par paresse, mais parce que je m'étais rendu compte qu'il était impossible de mener de front deux métiers aussi différents. Même si je l'avais voulu, mes chefs de l'Arsenal ne pouvaient plus m'accorder les congés que je demandais sans arrêt pour aller courir les routes de France, avec un maillot Dilecta.

J'ai choisi le sport cycliste.

C'était un coup de dé, car mes résultats pouvaient me faire hésiter.

Je ne pense pas que mon palmarès précédant le Tour de France 53 présente beaucoup d'intérêt. Tant de coureurs ont fait mieux ! Mais les résultats ne sont pas toujours en rapport avec les mérites. En 1951, par exemple, je m'étais très bien classé dans le Tour de l'Ouest, remporté par Rick Van Steenbergen. A l'arrivée à Rennes, 19 secondes seulement me séparaient de l'ex-champion du monde, détenteur du Ruban Jaune.

Je portais alors les couleurs de Stella. J'étais donc l'équipier de Louison Bobet et de Pierre Barbotin. Avec deux chefs de file aussi glorieux que ceux-là (ils avaient au printemps remporté Milan-San Remo), je m'estimais comblé et trouvais naturel de ne pas attirer particulièrement l'attention sur mes performances.

Sans être une vedette, un routier qui fait bien son métier ne peut, évidemment, que s'améliorer. La résistance

LE GRIMPEUR J. LORONO A GAGNÉ A LA FORCE DU JARRET LE TROPHÉE ST-RAPHAEL-QUINQUINA

VAINQUEUR du Challenge du Meilleur Grimpeur — Trophée Saint-Raphaël Quinquina — l'Espagnol Jésus Lorono a été l'une des grandes révélations du récent Tour de France. Originaire de la montagne qui domine Bilbao, ce solide routier de 1 m. 74 pour un poids de 72 kg., a été formé aux rudes travaux de la ferme. Il débuta en cyclisme à 22 ans, au retour de son service militaire, et, après de nombreux succès dans son pays, fut sélectionné dans l'équipe ibérique qui participa au dernier Tour d'Italie. Il avait exactement 27 ans.

Ce grimpeur athlétique, qui ne ressemble en rien aux spécialistes des Tours d'avant guerre, Ezquerra, Trueba, Berrendero, se rapproche du type du routier moderne par des qualités de rouleur qu'il mit en évidence en se classant 5e de l'étape contre la montre Lyon-Saint-Etienne. Il sera, l'an prochain, l'un des hommes de base de la formation que commande Mariano Canardo.

C'est dans le col d'Aubisque, dont il franchit le sommet sur le document ci-contre qu'il s'imposa comme leader du Grand Prix de la Montagne (trophée Saint-Raphaël Quinquina). Il triompha finalement avec 18 points d'avance sur Louis Bobet.

DE MES RÊVES par JEAN MALLÉJAC

M'A DIT EN ME LICENCIANT : VILLAGE, TU N'AS GRANDES COURSES

s'acquiert petit à petit et si, physiquement, je n'étais encore qu'un adolescent un peu trop efflanqué pour mon goût, les efforts me marquaient de moins en moins.

Surtout, je le répète, lorsqu'il s'agissait de rouler chaque jour en compétition. Je mangeais bien, dormais comme un loir et n'avais jamais les jambes lourdes des fatigues de la veille. Je pouvais penser au Tour de France.

Quelques mois auparavant, en début de saison, j'avais fourni un très beau Paris-Côte d'Azur dans lequel, sans une chute à la fin de la dernière étape, j'aurais terminé sur les talons du Belge Decock et de Lucien Teisseire que, seules, quelques secondes séparaient à l'arrivée. Pour la première fois, les sélectionneur me firent confiance pour le Tour.

Chacun, dans une telle course, a sa part de moments pénibles et d'occasions favorables. C'est un peu une loterie où il faut tirer, le plus souvent possible, le bon numéro sous peine de passer inaperçu.

Ma chance d'enlever une étape se présenta un peu avant Le Mans. Echappé avec le Belge Neyt qui refusait de mener, je me suis énervé au point de tout envoyer promener. Dommage !... Gagnant de cette étape, mon moral aurait été meilleur et j'aurais cru davantage en mes possibilités.

Mon compte de déboires fut plus important que mes satisfactions. Par suite d'un bris de machine, j'ai vu mes chances de prendre une place d'honneur s'évanouir subitement dans l'étape du Tourmalet où mon retard fut catastrophique.

Je dois être à peu près le seul à me souvenir que j'ai terminé au trente-troisième rang ce Tour 1952.

J'estimais cependant que je n'avais pas perdu mon temps. Je m'étais fait un tel épouvantail du Tour que j'étais satisfait de n'avoir jamais cédé à l'envie d'abandonner qui assaille ceux qui n'ont ni place à défendre ni la perspective d'un gain appréciable.

LE DROGO M'ATTENDAIT AVEC UN SOURIRE

J'avais, par ailleurs, de graves ennuis.

Paul Le Drogo, avec lequel j'ai toujours été en excellents termes, n'avait pas beaucoup goûté mon esprit d'indépendance lorsque j'avais posé, contre mon gré, ma candidature pour le Tour.

— Cette épreuve ne m'intéresse pas, m'avait-il déclaré carément. Tu es un régional et c'est au départ des épreuves pour lesquelles nos agents font des efforts que je veux te voir. Tu n'as pas l'intention de gagner le Tour, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur Paul, mais...

— Mais, je te vois venir. Si tu es sélectionné, tu finiras le Tour « sur les genoux » ; après quoi, tu ne me seras plus d'aucune utilité. J'ai besoin de toi au Tour de l'Ouest.

Hélas ! le Tour est un phare qui attire tous les routiers du monde, même ceux qui ne peuvent qu'y brûler leurs ailes.

Lorsque Paul Le Drogo m'a obligé à prendre, trois semaines plus tard à Rennes, le départ du Tour de l'Ouest, je n'étais pas particulièrement fier. En deux étapes, j'ai été hors de combat. J'avais besoin de repos. J'allais en avoir : lorsque la « foire aux routiers » s'est ouverte au Salon du Cycle, en octobre, Paul Le Drogo souriait au stand Stella, mais d'une manière si ironique que je ne m'y suis pas trompé longtemps.

— Tu as voulu en faire à ta tête, Jean, c'est ton droit. Mais il est aussi du mien de ne plus te faire confiance. Tu n'as plus rien à faire dans mon équipe. Je crois d'ailleurs que ton intérêt est de rentrer chez toi et de te limiter aux épreuves régionales dans lesquelles tu gagneras, sans grands soucis, plus d'argent qu'à Paris où tu es un peu « juste » pour les champions que tu y côtoieras.

JE SUIS ENFIN LIBRE DE CHERCHER LA FORME A MA GUISE

J'ai accepté sans réaction visible ce coup du sort, mais j'avais le cœur gros. Je venais de me marier. Je me considérais comme étant vraiment de la maison et je savais que la plupart de mes camarades restaient en place. J'étais un des rares évincés...

J'ai fait le tour des stands, sans grand espoir de trouver à me placer.

Pourtant, lorsque j'ai repris le train pour Landernau, j'ai pu mettre sous le nez de Michèle, ma jeune femme, épousée un mois plus tôt, un contrat me liant à la firme Terrot qui avait pour ainsi dire « trusté » les bons routiers encore sur le marché.

— Je sais que tu n'es pas un homme des « classiques », m'avait dit Pierre Dion qui allait devenir mon directeur sportif. Je ne te demande pas de te presser, car je crois qu'il importe de te laisser venir en forme graduellement. Entraîne-toi sérieusement, cours en province et fais-moi signe lorsque tu estimeras que tu es en forme. Alors, nous aviserons.

Voilà qui me changeait de la ligne de conduite que j'avais dû adopter chez Stella où il me fallait accomplir des efforts dès le début de saison, alors que j'étais loin de connaître une condition satisfaisante.

Je fus donc un régional intégral, délaissant les épreuves retentissantes, mais ne perdant pas de vue le Tour de France.

Mais, si les courses de kermesses ne sont en rien comparables à un Critérium National ou un Paris-Roubaix, il est impossible d'y briller sans être en forme.

Un test m'attendait : les Boucles de la Seine.

Mon nom ne figure pas au classement. Victime de deux crevaisons en quinze kilomètres, je n'eus plus qu'à rentrer chez moi, un peu écœuré et me demandant si j'allais, avec d'aussi piètres résultats, convaincre les sélectionneurs du Tour que Jean Malléjac, de Landernau, pour ainsi dire inconnu au bataillon des routiers 53, avait droit à une toute petite place, alors que tant de candidatures allaient demeurer insatisfaites.

J'enrageais d'autant plus que je savais pertinemment que la forme était là.

Hélas ! je n'avais guère d'espoir. Mon abandon au Circuit des Six-Provinces n'avait pas arrangé les choses, à mon avis.

LEON LE CALVEZ VEILLAIT

Je m'étais toujours bien classé avant de quitter la course l'avant-dernier jour, victime d'une crevaison et m'étant trouvé en compagnie de « morts », c'est-à-dire d'hommes ne roulant plus que pour rejoindre l'étape, j'avais enregistré 25 minutes de retard.

— Rentre chez toi, m'avait dit Le Calvez qui dirigeait l'équipe de l'Ouest. Ne te fais pas de mauvais sang. Je sais que tu n'y es pour rien et j'insisterai pour que tu sois sélectionné.

Malgré cette promesse, j'étais sceptique et j'avoue sincèrement que, si les sélectionneurs m'avaient oublié, j'aurais été déçu mais pas catastrophé. Il n'y a pas de place pour tout le monde dans le Tour. Léon Le Calvez se faisait peut-être des illusions...

C'est un voisin qui m'apprit que je figurais dans la première « fournée » des 13 routiers sélectionnés à la suite du Circuit des Six-Provinces.

Je n'aurais pas été plus heureux avec en poche un billet de la loterie nationale gagnant d'un gros lot.

Les suiveurs n'avaient donc pas été aveuglés et ne s'étaient pas fiés au seul résultat. Ouf !...

Je savais que j'allais être envié et peut-être aussi que ma sélection inattendue allait être critiquée avec raison ; quelques douzaines de routiers dont les résultats avaient été autrement probants attendaient encore, alors que je n'avais pas un seul point pour le championnat de France, pas une place d'honneur, pas un exploit de valeur.

J'avais mieux que cela : la certitude que mes réserves étaient intactes et que je pouvais aborder le Tour avec confiance. Lorsqu'on a la perspective d'une tâche aussi rude que celle consistant à fournir des efforts violents pendant trois semaines, c'est une sensation terrible et un peu angoissante que celle de se savoir déjà fatigué.

Ce n'était pas mon cas. Je pouvais me rendre compte par mon poids que je n'étais pas dans cette période de pleine forme qui ne dure qu'un temps et frôle si rapidement le surentrainement et la faiblesse physique.

SI « BIQUET » N'ETAIT PAS VENU

Je ne souhaitais plus qu'une chose : être incorporé dans l'équipe de l'Ouest et surtout avoir pour chef de file Jean Robic.

J'avais pu me rendre compte l'année précédente à quel point ce dernier était dynamique. Pour avoir bavardé avec lui à plusieurs reprises, je n'ignorais pas que ses ambitions étaient réelles. J'avais suivi de loin, de ma Bretagne, toutes les tractations qui avaient failli mettre sa participation en péril et j'avais regretté tout le bruit fait autour des démêlés qu'on lui prêtait avec Audaire.

Je le connaissais bien, Audaire ; il avait été mon équipoer chez Stella et s'il est vrai qu'il était d'esprit indépendant, il n'avait jamais été pour nous autre chose qu'un excellent camarade et, ce qui ne gâtait rien, un routier de classe indéniable.

Robic s'abstenant, notre équipe de l'Ouest eut été une formation sans âme, sans but bien défini à atteindre.

Robic présent, notre tâche était toute tracée : le protéger, l'entourer, tout faire pour l'amener en bonne position dans la montagne.

Tout s'arrangea. Et nous pûmes enfin nous considérer, ceux de l'équipe de l'Ouest, comme des « Robic boys » intégraux.

Il ne me restait plus qu'à affronter « l'ogre de Clamart » sur lequel couraient des bruits plus fâcheux dont les moindres concernaient son intransigeance et son égoïsme.

Jean MALLÉJAC.

(Reproduction, même partielle, strictement interdite.)

PROCHAINEMENT

JE DÉCOUVRE JEAN ROBIC : IL EST DOUX COMME UN MOUTON

Dix mois et déjà droit comme un I avec des yeux naïfs et une mèche blonde qui foncera. Ce beau bébé, c'est Malléjac.

La photo classique (d'amateurs) ou la première communion du gamin entre la maman en costume et le père Malléjac.

1949 : le clocher de l'église de Daoulas, un bouquet : une des premières photos de victoire d'un coureur de « pardons ».

AVEZ-VOUS ACHETÉ

LE NUMÉRO

SPÉCIAL

consacré annuellement à la grande épreuve par

But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

L'ASPECT HUMAIN DU TOUR AVEC DES PHOTOS INÉDITES ET BOULEVERSANTES

★

Des textes de

G. BÉNAC, C. TILLET
A. LEDUCQ, R. DE LATOUR

★

L'ENFANT QUI A GRANDI

le roman du Tour

par FÉLIX LÉVITAN

★

68 pages, 125 frs

Ne confondez pas :

EXIGEZ LA BANDE TRICOLORE

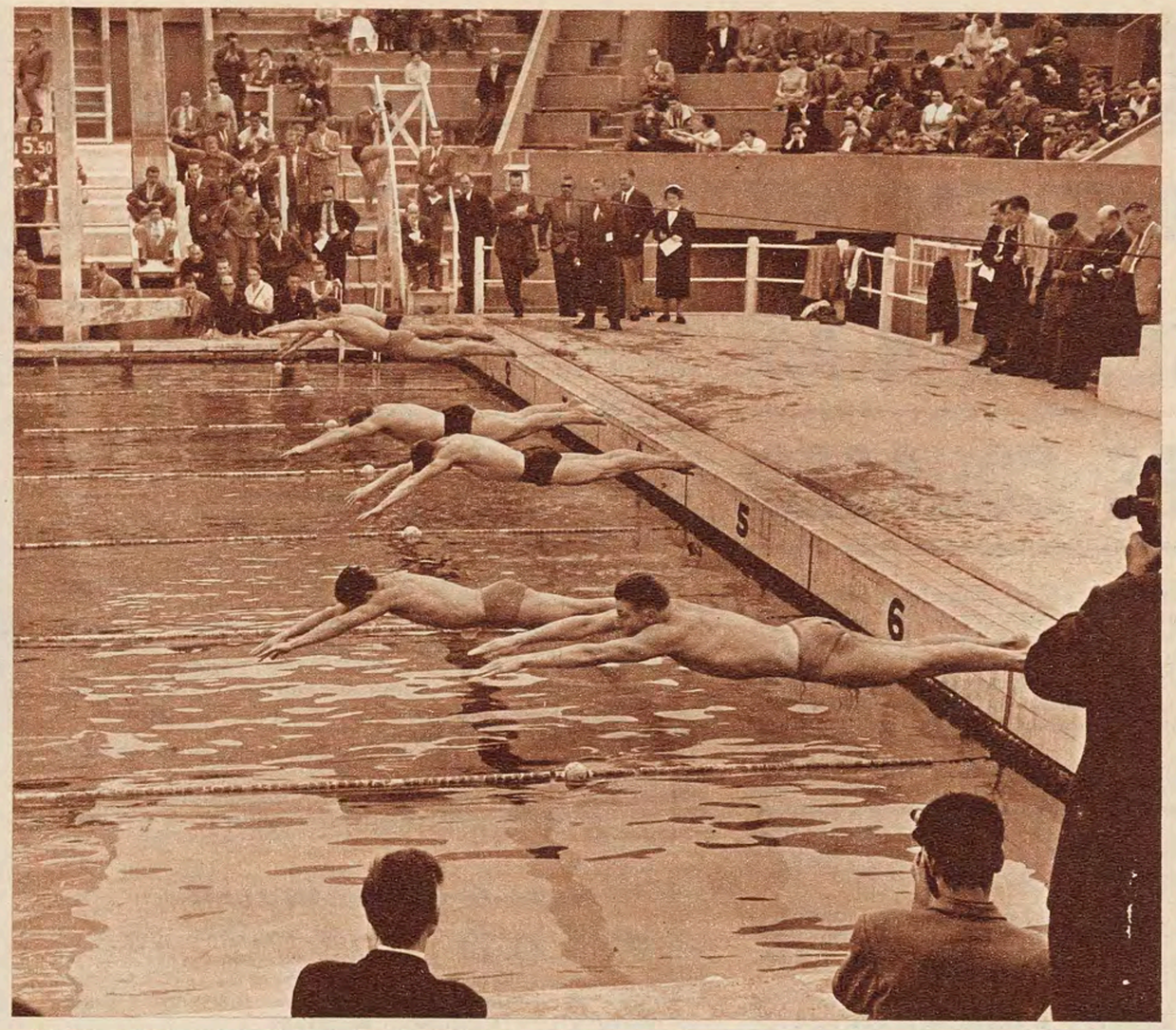
★

C'EST LE SEUL NUMÉRO D'APRÈS-TOUR PRÉSENTANT

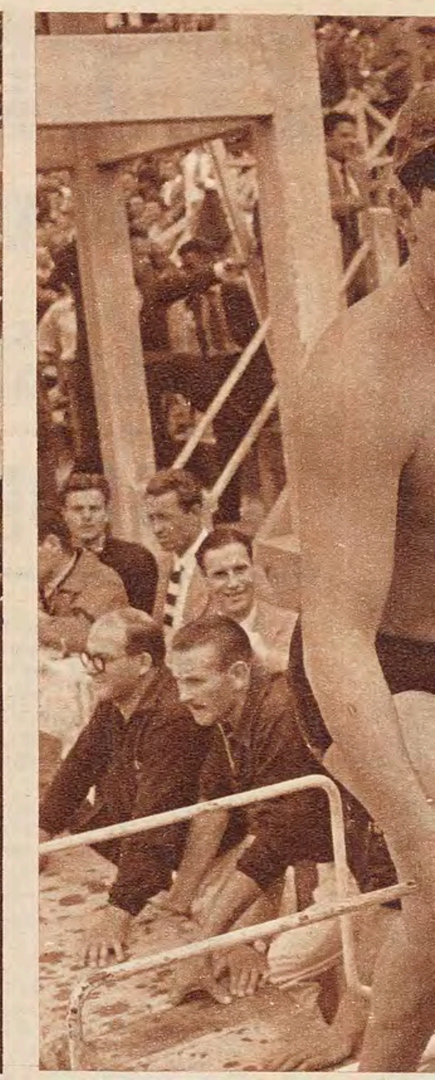
Une photo en couleurs de

LOUIS BOBET

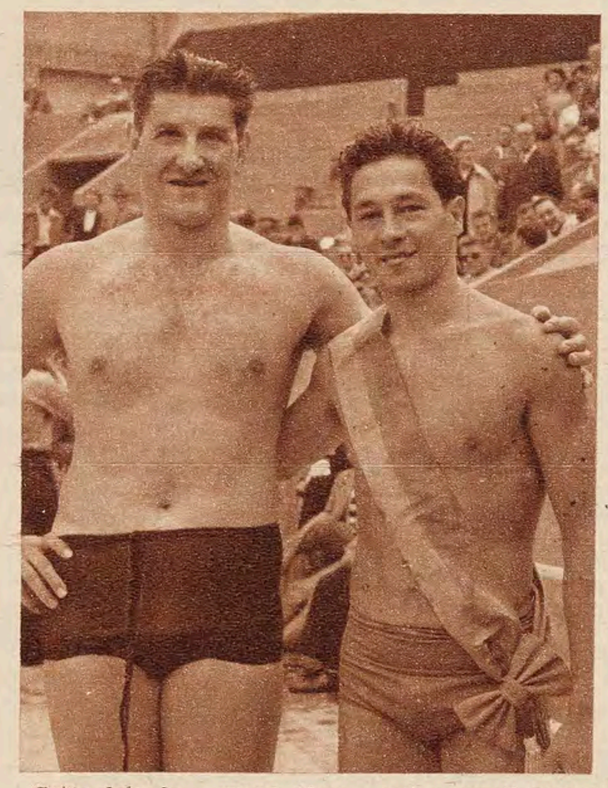
RÉCLAMEZ-LE A VOTRE MARCHAND HABITUEL



Le Grand Prix de Paris constituait l'attraction majeure de la réunion des Tourelles. Pour la 1re fois depuis 8 ans, Jany y fut battu. D'avant en arrière : Charletoux, Eminente, Welsh, Jany, Willemse, Guéralt.



Le visage grimaçant, Jany, qui r son souffle, regagne sa cabir



Cette fois, le « grand Alex », qui a sportivement accepté la défaite, pose en compagnie d'Eminente.

AUX TOURELLES, ÉMIN

LES USAGES DU GRAN

DEPUIS 1945, Alex Jany était la vedette du Grand Prix de la Ville de Paris, le remportant même les années où il aurait pu le perdre, en particulier en 1948 où, 5e aux Jeux, il prenait une belle revanche sur ses vainqueurs de Londres.

Aldo Eminente, revenu dans la forme qui fit de lui un finaliste olympique en 1952, vient de mettre un terme à la série des victoires du recordman d'Europe, l'étouffant par un départ ultra-rapide, et réalisant 58"5/10 contre 59"7/10.

Marié depuis à peine un mois, Aldo est toujours le même nageur fantaisiste et débordant d'influx nerveux. Son menu avant la course : « J'ai dévoré, depuis hier, deux romans noirs. »

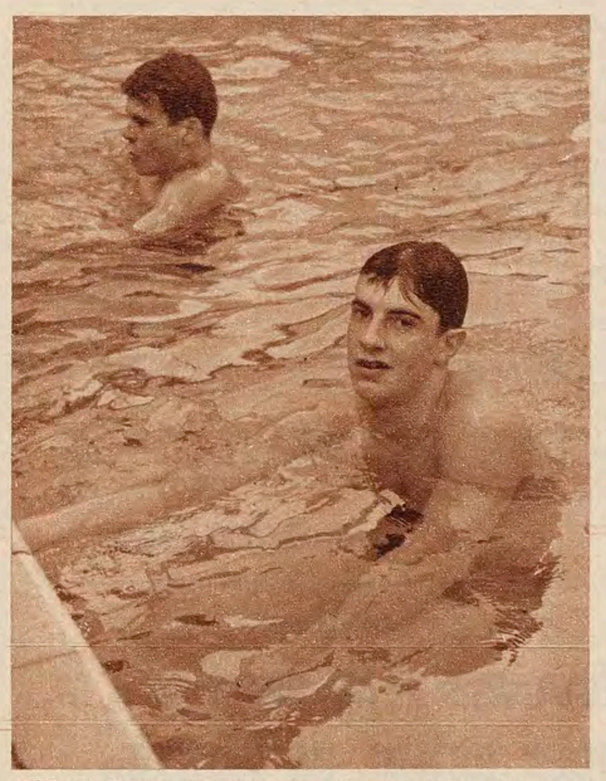
Son entraîneur est surtout content de l'amélioration du style de son élève : « S'il ne boit que du lait jusqu'au 15 août, il sera champion de France des 100 et 200 mètres », affirme-t-il.

Alex Jany accepta cette déf
geusement qu'à l'habitude, ma
tude, aussi, sa sœur Ginette ne
spectacle sans verser une larme
accepta fort bien sa défaite d
daise Van der Ploeg qui lui pri
au virage.

Le jeune bébé Jany regarda
la course de son papa.

La seconde performance fra
journées fut à l'actif de l'excelle
André qui a, désormais, dépass
professeur Monique Berlioux
dans le dur bassin parisien, le
du 100 m. dos en 1'16"6/10, rec
établi en eau de mer au C.N.

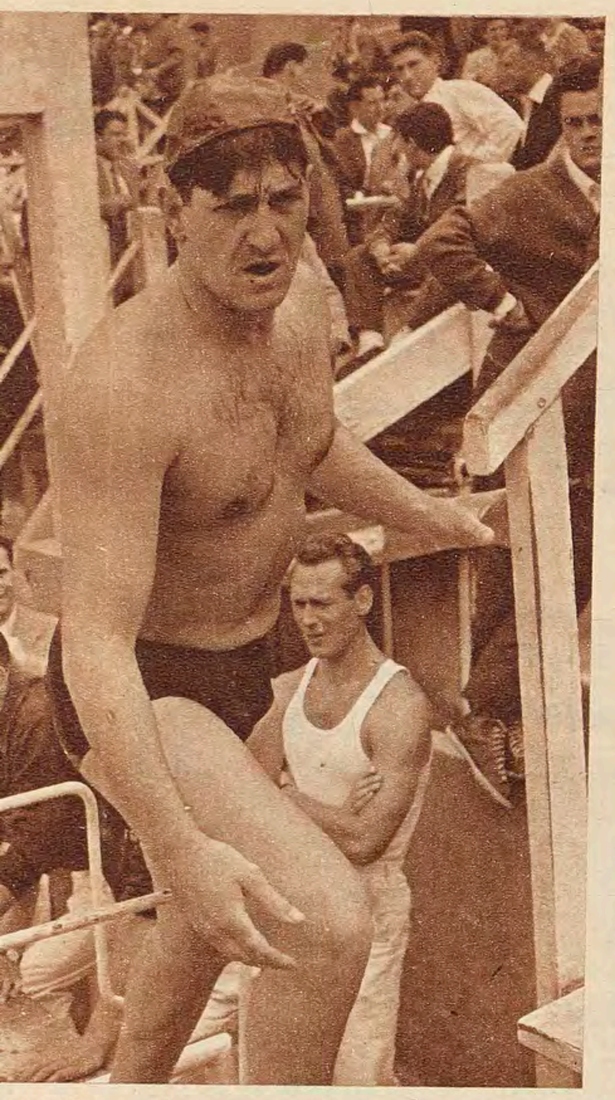
Non content de gagner le 100
lité, Bozon participa au relais
libre (27"4/10), se préparant a
et 200 m. des championnats



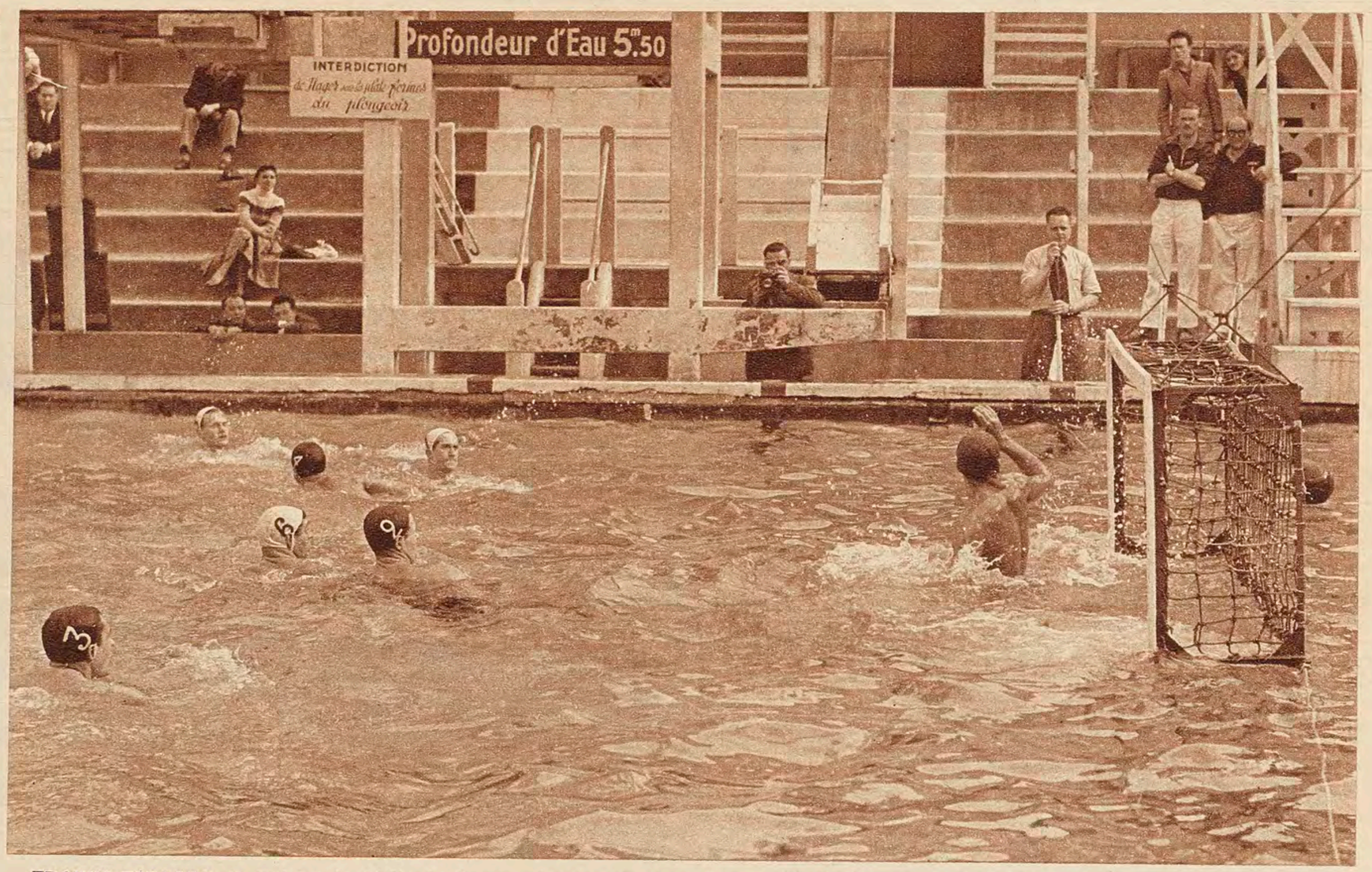
Gilbert Bozon (au premier plan) a triomphé avec facilité dans le 100 m. dos. Au fond : Quévédo.

Ginette Jany (à dr.) félicite son heureuse rivale, Van der Ploeg, qui la battit de plus d'un mètre.

L'Espagnol Alberti créa l'une de journée en remportant le 100 m. p



çant. Jany, qui n'a pas encore complètement repris gagne sa cabine. Il semble, visiblement, déçu.



FRANCE-ESPAGNE de water-polo (3-2). Après une victoire sur les Belges, nos poloïstes ont confirmé leur retour en forme en disposant des Espagnols. Les avants français (bonnets blancs) attaquent les buts gardés par Ribera. Viaene (au fond) a shooté, mais la balle est sortie

ÉMINENTE A BOUSCULÉ
RAND PRIX DE PARIS

epta cette défaite aussi coura- l'habitude, mais comme d'habi- eur Ginette ne put supporter ce rser une larme. Par contre, elle n sa défaite devant la Hollan- oeg qui lui prit plus d'un mètre

Jany regarda sans manifester papa.

erformance française des deux ctif de l'excellente Marie-Hélène ormais, dépassé largement son que Berlioux dont elle égale, n parisien, le record de France 1'16"6/10, record qui avait été mer au C.N. Marseille.

gagner le 100 m. dos avec faci- ipa au relais 5 × 50 m. nage e préparant ainsi pour les 100 hampionnats de France : « Je voudrais gagner ma place au relais 4 × 200 mètres », nous confia-t-il.

Le match France-Espagne fut pour la France l'occasion d'une victoire totale, et surtout au match de water-polo (3-2), ce qui, après l'abstention d'Helsinki, et ajoutée à la victoire sur les Belges, doit permettre à nos poloïstes de reprendre place dans les grands tournois européens.

Dans le relais, l'abstention de Boiteux fut pour le jeune Tourette l'occasion de se confirmer et de réaliser son meilleur temps sur 200 mètres : 2'19"5/10.

Si les titulaires traditionnels, Mady Moreau, Mulinghausen et Gisèle Ray (en l'absence de Nicole Pélissard) restent champions de plongeon. Pire créa enfin la surprise qu'on espère de lui depuis plusieurs années en battant Goossen au tremplin.

J. B. GROSBORNE.

créa l'une des surprises de la nt le 100 m. papillon sur Lusien.

La 2e grande performance française fut réalisée par M.-H. André qui égala le record du 100 m. dos.

Les championnats de plongeons qui se sont déroulés aux Tourelles ont consacré la supériorité de Mady Moreau, tandis que, au tremplin, Christian Pire (à droite) prit le meilleur sur Goossen (en haut).

LA MÉDECINE AU SERVICE DU SPORT

par le Docteur Philippe ENCAUSSE

Le tennis et le potentiel nerveux

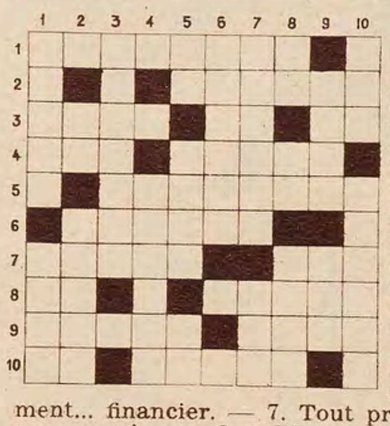
LA belle victoire remportée par Bernard Destremau dans le championnat de France de tennis a été saluée avec sympathie par les sportifs. D'aucuns ont regretté que cet excellent joueur n'ait pas été sélectionné pour le match de Coupe Davis disputé récemment contre les Danois... Avec des « si », on pourrait mettre Paris en bouteille, dit-on couramment. Il est toujours facile, après coup, de juger plus ou moins sévèrement les malheureux dirigeants auxquels il était reproché de ne pas donner leur chance, dans le domaine international, à nos jeunes joueurs, à ceux qui représentent l'avenir du tennis français. Je ne pense donc pas, en toute sincérité et en toute sportivité, qu'il faille leur jeter la pierre à cette occasion.

Bernard Destremau s'était préparé très sérieusement pour ce championnat de France, et l'on peut supposer que le fait de n'avoir point disputé la Coupe Davis lui a permis de conserver intact son potentiel nerveux.

Le tennis demande un effort voisin de celui des courses de fond, aggravé par des variations d'intensité de cet effort et une grande fatigue cérébrale (se concentrer, contrôler la balle). Mes confrères et amis Mathieu et Collet ont insisté sur le fait que la perte ou l'instabilité de ce point de concentration ou de contrôle constitue le premier signe de la diminution de résistance du joueur, les prémices de la fatigue. Chez les sujets « jeunes » (18 à 24 ans), les réactions à l'effort sont souvent plus marquées que chez les joueurs de 25 à 35 ans.

Il importe de se bien préparer et de parfaire la mise en condition physique et psychique comme l'ont conseillé un certain nombre de grands champions, dont la regrettée Suzanne Lenglen. Mais, si la compétition sportive proprement dite — que ce soit en tennis ou dans un autre domaine sportif — est à encourager, il ne faut pas non plus en exagérer l'importance et mésestimer les autres activités humaines. Comme l'a souligné, à juste titre, Suzanne Lenglen : « Le but du sport n'est pas la conception internationale, comme nous avons trop tendance à le croire. Celle-ci n'est qu'accessoire et n'a vraiment pour but que de permettre aux meilleurs athlètes de chaque pays de se rencontrer avec leurs égaux. LE ROLE VERITABLE DU SPORT EST DE CONTRIBUER AU DEVELOPPEMENT PHYSIQUE ET INTELLECTUEL DE LA JEUNESSE, ET DE FOURNIR A L'AGE MUR UN ELEMENT DE DISTRACTION ET DE SANTE. »

LES MOTS CROISÉS DE MAX FAVALELLI



PROBLEME N° 44

HORIZONTALEMENT. — 1. A porté les espoirs bretons dans le Tour. — 2. Laissa à d'autres le soin d'explorer cette année les ravins. — 3. Celui-ci est mort et cède sa place au prochain. En Metzger. Fragment de boucle. — 4. Lorono fut celui de l'Aubisque. Buchaille faillit en connaître le fond. — 5. Appuient sur les pédales. — 6. Prouve à son club son attachement... financier. — 7. Tout près de Montlhéry. Poussé par surprise. — 8. Initiales d'un Français qui gagna le Tour de France. Le « poil de carotte » de l'équipe espagnole. — 9. Pour le faire, il ne faut pas « sucer les roues ». Quand « ça ne tourne pas rond ». — 10. Préposition. Arrachent des cris d'admiration aux suiveurs du Tour de France.

VERTICALEMENT. — 1. Fournit à l'Italie une victoire plutôt inattendue. Le fond a la sienne. — 2. Double pour Grosso. Attirent les grimpeurs. — 3. Sa victoire a fait battre bien des cœurs féminins. — 4. Fractions du Tour. — 5. Indique qu'il n'y a pas à sortir de la ville. Certains s'ingénient à ce que Bobet et Malléjac ne le soient pas. Participe. — 6. La tête les complète chez le champion. — 7. Brillant poulain de Ducazeaux Celle du cyclisme n'est point terminée en dépit des pessimistes. — 8. Et pas un autre. En Molineris. Plus forts quand ils sont gros. — 9. Provoquée par une montée pénible. Magni a celui de descendre. — 10. Dispense de citer tout le peloton. Un coureur qui était encore vert à la fin du Tour.

SOLUTION DU PROBLEME N° 43

HORIZONTALEMENT. — 1. Voorting. AC. — 2. Erates. — 3. Gino. Elite. — 4. Air. Arum. — 5. Nous. Aboli. — 6. Bd. Ose. Is. — 7. Ru. Tripe. — 8. Es. Partie. — 9. Trou. S.B. — 10. Pédale.

VERTICALEMENT. — 1. Wagon. Rémy. — 2. Obus. — 3. Renaud. Tp. — 4. Trois. Apre. — 5. Ia. Aod. — 6. Nte. Astrua. — 7. Gelabert. — 8. Siro. Ii. — 9. Tulipes. — 10. Chemise. Bi.

N.-B. — Nous vous rappelons que notre collaborateur Max Favalelli s'inspire toujours du numéro précédent pour établir son problème de mots croisés. Nous ne saurions donc trop vous inciter à conserver précieusement cet exemplaire. Il vous permettra de résoudre plus aisément la prochaine grille.

GRANDE-BRETAGNE - FRANCE, disputé à White-City. Au cours de la première journée, Damitio fut le seul Français victorieux. Il remporta le saut en hauteur avec un bond de 1 m. 96. Thiam Papa Gallo ne franchit que 1 m. 90.

M'Baye Malik, en se classant second du triple saut (14 m. 58), a déçu ses supporters. Wilmshurst, premier, a battu le record britannique (14 m. 86).

JACK CRUMP S'EST ÉCRIÉ

LONDRES. — C'est sans manifester un plaisir excessif que le public a assisté au triomphe de ses athlètes à White City. Il est, en effet, des succès qui n'inclinent pas à l'enthousiasme. Par exemple lorsqu'ils sont dus beaucoup plus à la faiblesse des vaincus qu'à la force des vainqueurs.

L'équipe britannique n'a pas fait oublier ses devancières. Le regret de Wint, de Mac Donald Bailey s'est même fait sentir si fort que les exploits de Pirie et de l'équipe du relais 4 × 1 mile ont été impuissants à l'effacer complètement. C'est pourtant cette modeste formation anglaise qui a laissé l'équipe de France à 27 points, écart encore jamais atteint jusqu'à présent sur aucune sélection d'outre-Manche sur la gamme réduite de dix épreuves.

Nous n'avons pourtant aucun reproche réel à adresser aux Français. Ce n'était pas leur faute s'ils ne pouvaient pas plus. C'est parce qu'ils ne le pouvaient pas.

— Il n'y a donc plus d'athlètes en France ?... s'est écrié Jack Crump, dépité.

Il y en a encore. Mais de moins en moins. C'est un fait qu'il nous est devenu impossible, dans l'état actuel des choses, de mettre sur pied une plus forte équipe.

Fort heureusement, la mauvaise impression laissée samedi par les tricolores va se trouver en partie compensée aujourd'hui par l'entrée en scène de Mimoun, Cury, Lacroix et El Mabrouk. La 2e journée sera certainement meil-

Le programme de la deuxième journée :

HOMMES :

440 yards haies, 100 yards, 880 yards, 6 miles, mile et relais 4 × 440 yards, disque, longueur, javelot et perche.

FEMMES :

80 mètres haies, 220 yards, disque et longueur.

Conduite par Alain Mimoun, pour la première fois capitaine de l'équipe de France, la délégation tricolore défile devant les tribunes de White-City.

MANAGER DES BRITANNIQUES (DÉPITÉ) A WHITE-CITY : IL N'Y A DONC PLUS D'ATHLÈTES EN FRANCE...

(De l'un de nos envoyés spéciaux Marcel HANSENNE)

leure pour ce qui reste de notre prestige que la première.

Cependant, quoiqu'il arrive, Londres 1953 aura été pour nous un nouvel avertissement. Je sais bien, la chance n'a guère été de notre côté :

1° C'est d'un souffle que l'équipe de relais a été battue sur 4 × 100 yards.

2° M'Baye Malik a « mordu » deux essais qui promettaient d'être victorieux.

3° Il a fallu une sacrée déveine pour qu'Ignace Heinrich s'inclinât sur 110 haies, devant Hildreth. Départ raté, 7e haie accrochée, tout s'en mêla...

THOMAS FRANÇAIS N° 1

Il ne reste pas moins que dans plusieurs épreuves, 220 yards, 440 yards, 3 miles, steeple, nos représentants furent positivement surclassés par des adversaires de valeur parfois simplement moyenne, Pirie, Green et Shenton exceptés.

Si j'avais à classer les meilleurs Français selon leur mérite, je crois que je les inscrirais dans cet ordre :

1. Thomas, 2. Damitio, 3. Heinrich, 4. Thiam Papa Gallo, 5. Legrain et Husson, soit cinq hommes de concours et un coureur, Heinrich.

PIRIE A DE NOUVEAU SIDERE MIMOUN

Gordon Pirie a été le héros de samedi, en approchant de 4" le record du monde des 3 miles qui appartient, depuis 1942, au Suédois Gunder Haegg, en 13'32"4/10. On se demande quand ce diable d'Anglais s'arrêtera de nous étonner ? Courir semble le délasser plutôt que le fatiguer. Cinq minutes après avoir franchi la ligne d'arrivée, Gordon Pirie semblait aussi reposé que n'importe quel spectateur.

— C'est Zatopek et, avant peu, ce sera mieux que Zatopek..., m'a déclaré Mimoun enthousiasmé.

Le Français est sidéré par la manière dont Pirie récupère. Il pense avec raison que cette qualité primordiale devrait lui permettre de devenir, avant longtemps, le plus extraordinaire coureur de fond que le monde ait connu. Il est, en effet, peu courant de voir un athlète qui vient de courir les 5.000 mètres en 14' 7" (ce à quoi correspond le temps des 3 miles) trottiner à travers le terrain comme s'il n'avait produit aucun effort.

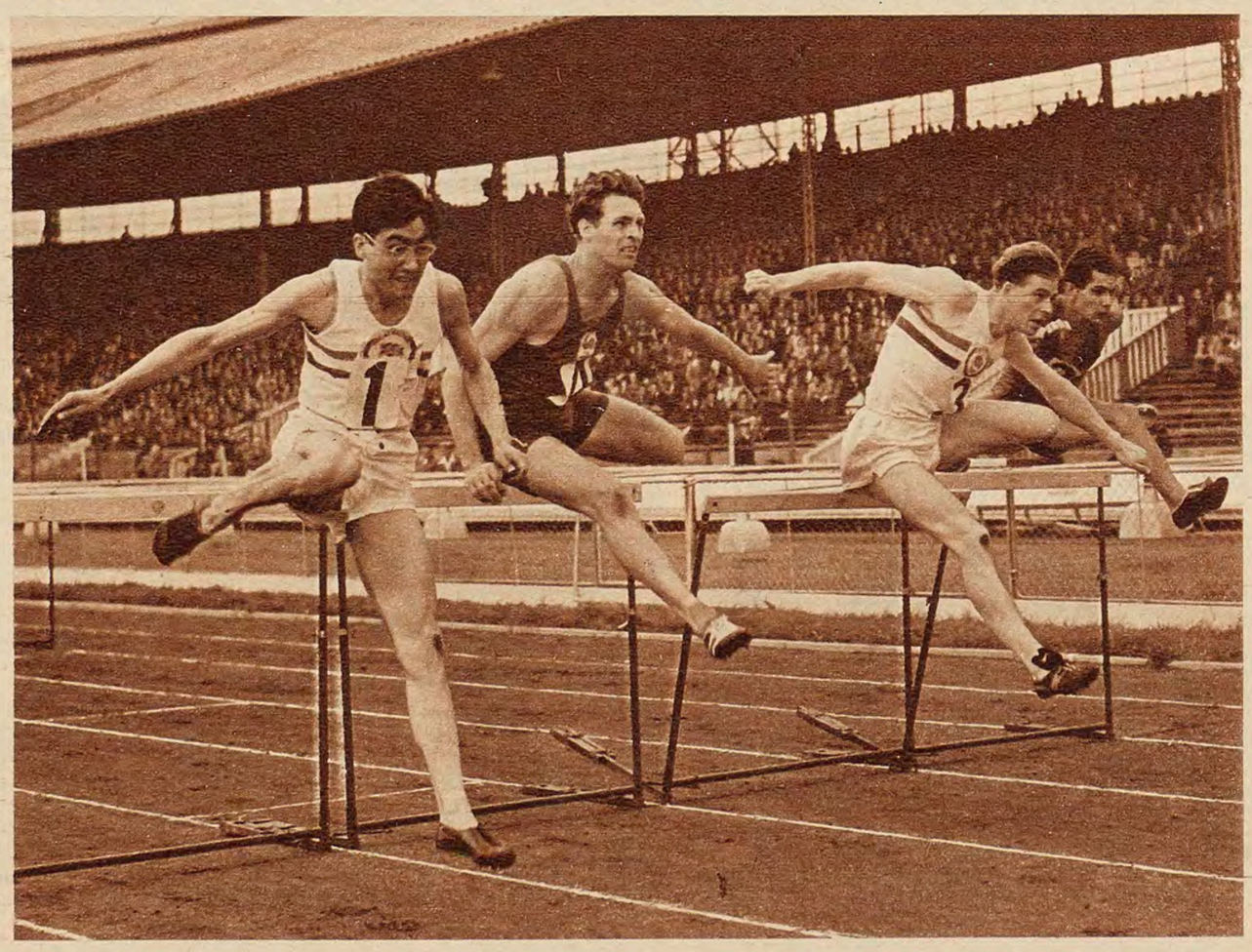
LE RECORD DU MONDE BRITANNIQUE

Cet exploit de Pirie a presque rejeté à l'arrière-plan le nouveau record du monde du relais 4 × 1 mile, établi par une sélection britannique formée par Chataway, Nankeville, Seaman et Bannister. 4'10"2/10 de moyenne, cela équivaut à 3'51" sur 1.500 mètres, ce qui évidemment n'est pas mal.

Au cours de ce relais, Chataway, qui a tendance à engraisser, a fait preuve d'une forme moindre. Les meilleurs ont été Nankeville et Bannister, encore que ce dernier ait donné l'impression d'être légèrement fatigué.

(Reportage photographique d'Armand Pilon.)

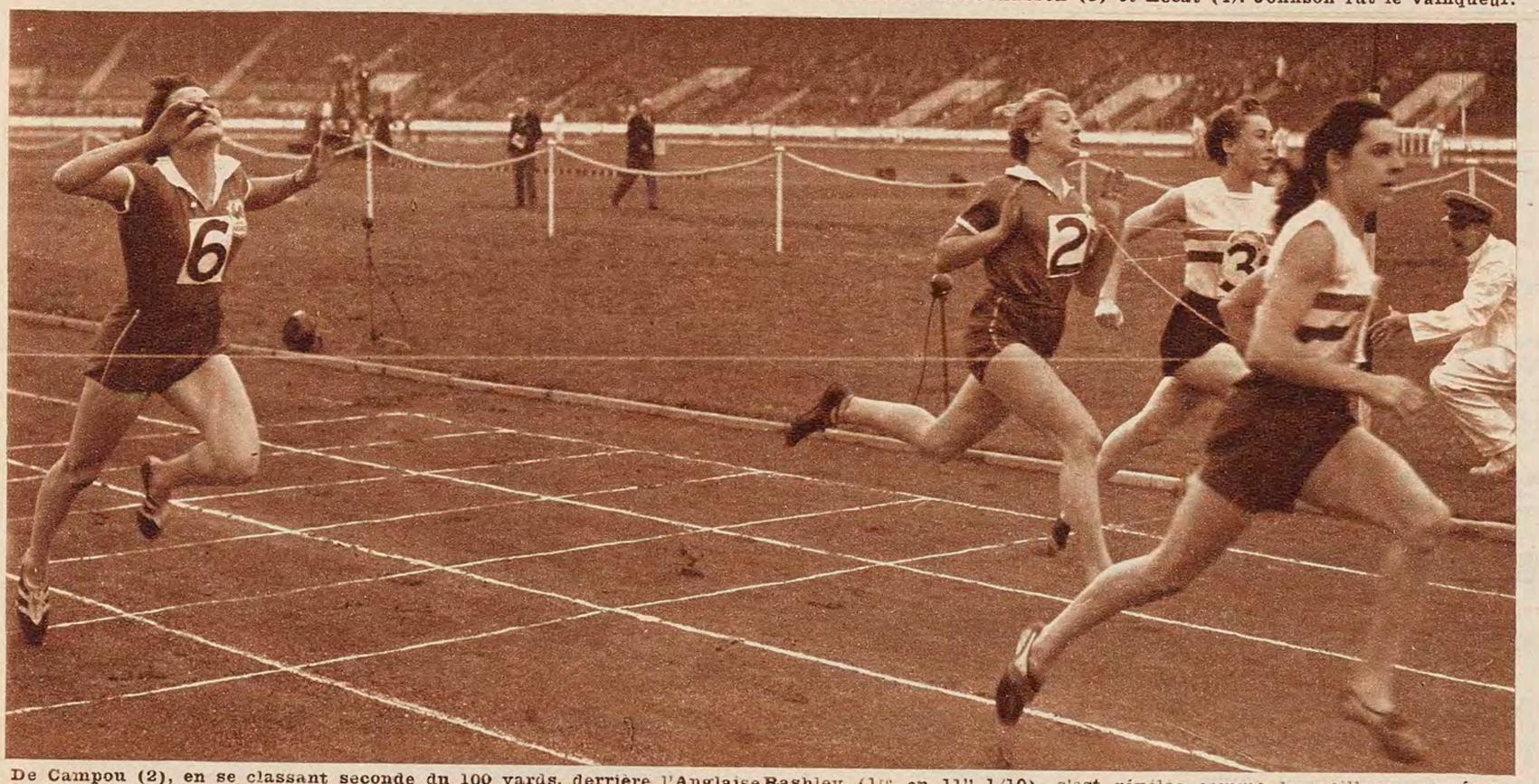
Le duel Mimoun-Pirie sur 3 miles n'a pas eu lieu. Il se déroulera (peut-être) sur 6 miles. Pendant l'épreuve des 3 miles, remporté aisément par le Britannique, Mimoun, sur le bord de la piste, l'observe.



Blessé à l'épaule aux championnats de France, Heinrich ne put s'entraîner et il s'inclina devant Hildreth (1), vainqueur du 120 yards haies en 14" 7/10. De g. à dr.: Hildreth, Heinrich, Parker (3e), Chardel (4e).

Le Nordiste Legrain a lancé le marteau à 51 m. 18. Il a été devancé par le Britannique Douglas (54 m. 16). Husson (3e) lança à 50 m. 86.

Au 3.000 steeple les Français furent dominés. Au passage de la rivière, Prat mène devant Johnsson (3) et Lecat (4). Johnson fut le vainqueur.



De Campou (2), en se classant seconde du 100 yards, derrière l'Anglaise Rashley (1re en 11" 1/10), s'est révélée comme la meilleure représentante française du match féminin. De gauche à droite, on reconnaît : Laborie (France), De Campou (Fr.), Burgess (G.-B.), Rashley (G.-B.).

Giottin ne s'est classée que 3e en longueur. Elle a franchi 5 m. 42 contre 5 m. 67 (Desforges).

Au cours de la réunion, l'équipe nationale britannique, composée de Chataway, Seaman, Bannister, Nankerville (de g. à dr.), a battu le record du monde de relais 4 fois 1 mile (16'41").

Que voulez-vous savoir ?

Adressez vos réponses 124, rue Réaumur, à Paris

M. GEORGES BAGOT, CHEZ M. CHARPENTIER, A SAINT-THURIAL, PAR BREAL-SOUS-MONTFORT (ILLE-ET-VILAINE). — Hugo Koblet est le seul étranger à avoir gagné le Tour d'Italie.

M. ROBERT BERNARD, BORDEAUX (GIRONDE). — Bordeaux-Paris a été retardé cette saison afin de décongestionner le calendrier international. De même, Paris-Tours sera disputé aussi après les championnats du monde sur route. Bordeaux-Paris aura lieu le 6 septembre et Paris-Tours le 4 octobre.

M. G. CAZASSUS, 17, RUE LAGRENEE, TOULOUSE. — Les champions cyclistes courent sur des vélos prêtés par leurs maisons de cycles.

M. DAVID COHEN, 53, RUE DU FORT-DE-VAUX, PORT-LYAUTEY (MAROC). — « But et Club-Le Miroir des Sports » a traité de la controverse Coppi-Bartali dans le numéro 365.

QUARTIER-MAITRE FOURR. PIERRE HAUTE, NAVIRE-ATELIER « VULCAIN ». — Latorre a participé au Tour de France 1947 dans l'équipe du Sud-Ouest. Il termina 26e, mais ne gagna pas d'étape.

M. HENRY GEORGET, AGENT DES C.I., SAINT-DENIS (ILE DE LA REUNION). — Après sa chute et son abandon dans le Tour, Hugo Koblet a subi une intervention chirurgicale. Le champion suisse ne pourra pas effectuer sa rentrée avant plusieurs semaines.

M. ARMAND GROBUIS, 5, RUE DE L'HOPITAL, PONT-DE-VAUX (AIN). — Thomann est une sous-marque des cycles Alcyon.

M. GODDART, VILLEURBANNE (RHONE). — Non, nous n'avons pas organisé de concours à l'occasion du Tour de France.

M. JEAN-CLAUDE LATORRE, ROCQUECOURBE (TARN). — Louison Bobet a participé pour la première fois au Tour de France en 1947. Après son succès dans le Circuit des Boucles de la Seine, il fut cette année-là retenu dans l'équipe de France. Bobet n'a jamais couru dans une formation régionale.

M. JOSEPH LIPANI, 26, RUE PAJOL, PARIS (18e). — Dans le Tour de France 1937, après avoir dominé ses rivaux au cours de la septième étape Aix-les-Bains-Grenoble et pris le maillot jaune, Gino Bartali fut victime d'une chute. Le champion italien abandonna au cours de l'étape contre la montre Toulon-Marseille. Bartali devait l'année suivante prendre une magnifique revanche en enlevant son premier Tour de France.

M. FERNAND MERCIER, AU FAISAN DORE, 11, RUE PELLEVOYSIN, BOURGES (CHER). — Antonin Rolland a gagné la dernière étape du Tour de France 1952 Vichy-Paris, les 354 km. en 11 h. 28'55" (moyenne : 30 km. 841), devant Weilenmann, Faanhof, Rosseel, Deledda.

Mlle MICHELET, TOULOUSE ; UNE ADMIRATRICVE DE HUGO KOBLET ; M. CLAUDE B. DE SAINT-QUENTIN. — Envoyez-nous votre courrier et nous le ferons suivre.

M. HENRI MONTAGU, 10, AVENUE GANDILLOT, ALGER. — Victor Buttin n'a pas abandonné la boxe après son échec devant Marcel Cerdan, le 8 décembre 1945, à Saint-Etienne.

Mlle JACKIE MORERE, QUARTIER MONLOO, BAGNERES-DE-BIGORRE (H.-PYR.). — Hugo Koblet est né le 21 mars 1926.

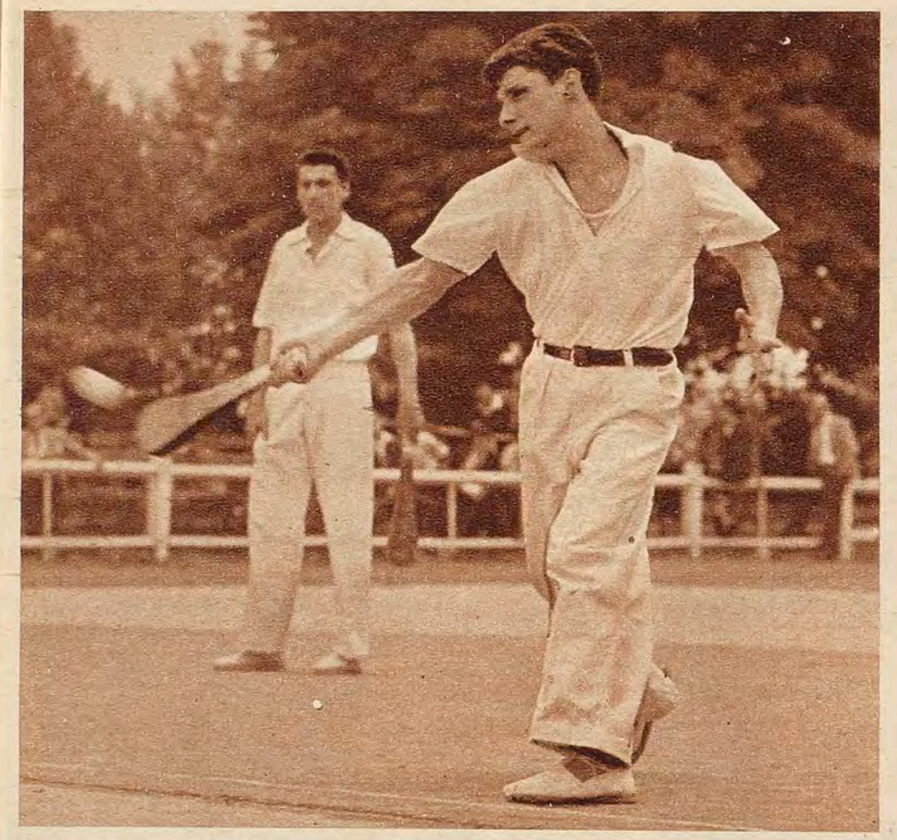
GARDE REPUBLICAIN HENRI MOTILLON, SECTEUR POSTAL 51 004 T. O.E. — Maurice Archambaud a été recordman du monde de l'heure sans entraîneur du 3 novembre 1937 au 7 novembre 1942. Maurice Archambaud avait couvert 45 km. 840. Fausto Coppi le détrôna en couvrant 45 km. 871. Après les nouvelles mensurations des pistes imposées par l'Union Cycliste Internationale, tous les records ont été annulés ou revalorisés. Le record de Coppi a été ramené de 45 km. 871 à 45 km. 798.

UN LECTEUR GIRONDIN. — Depuis la Libération, le Tour de France a toujours fait étape à Bordeaux, sauf en 1951. Voici les étapes girondines : 1947, Bordeaux-Les Sables et Les Sables-Vannes ; 1948, La Rochelle-Bordeaux et Bordeaux-Biarritz ; 1949, La Rochelle-Bordeaux et Bordeaux-Saint-Sébastien ; 1950, Niort-Bordeaux et Bordeaux-Pau ; 1952, Pau-Bordeaux et Bordeaux-Limoges ; 1953, Nantes-Bordeaux et Bordeaux-Pau.

NOUS RAPPELONS A NOS CORRESPONDANTS

1. Nous ne publions plus les palmarès individuels ou ceux des compétitions. — 2. Nous ne répondons plus qu'à une seule question (formulez des demandes très précises). — 3. Nous ne signalons plus à nos lecteurs la transmission de leur courrier à leurs champions favoris.

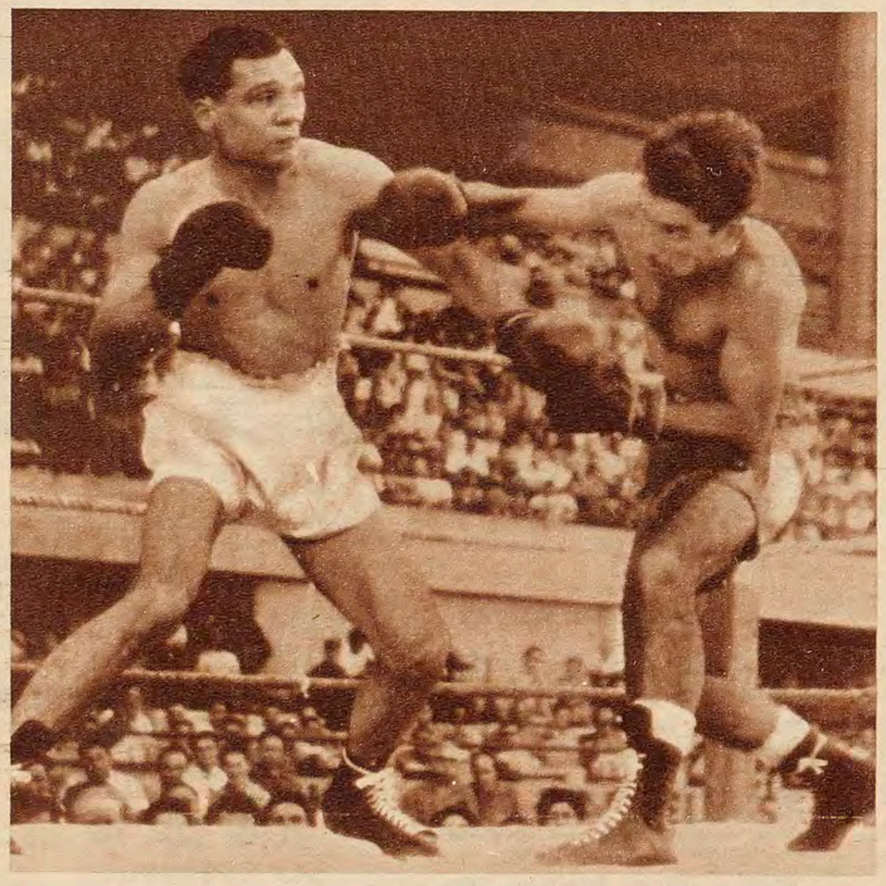
La direction de « But et Club-Le Miroir des Sports » espère ainsi pouvoir répondre rapidement à tous ses lecteurs.



PIERRE BAREITS A FAIT MERVEILLE AU FRONTON CHIQUITO DE CAMBO

Dimanche se sont disputés, au fronton Chiquito de Cambo, à Paris, les quarts de finale des championnats de France de pelote basque. A pala, les frères Bareits, de Saint-Jean-de-Luz, Pierre (à dr.) et Bernard, ont battu Hirigoyen - Bergara.

Pierre Bareits vient de frapper la pelote d'un coup droit. A g.: Hirigoyen. Au centre : Bernard Bareits. Les deux frères l'emportèrent par 50-30.



R. GRASSI A BATTU FUNARI AUX POINTS

Dimanche, au stade-vélodrome de Marseille, Ray Grassi, champion de France des plume, a pris sa revanche aux points sur l'Italien Funari (à dr.). Grassi va lancer sa droite.

Mel Whitfield et le fragile Bragg en vedettes à Cologne tandis qu'à Stockholm, la Suède bat la Finlande (217-193)

AVANT que se dispute le match France-Grande-Bretagne, dont Marcel Hansenne rend compte par ailleurs, l'athlétisme a vécu de grandes journées à Cologne et à Stockholm.

Le héros de la première de ces réunions fut le champion olympique du 800 mètres, l'Américain Mel Whitfield. Il est probable que la lourdeur de la piste allemande, détrempée par la pluie, et la relative insuffisance du « lièvre » Cryer l'ont seules empêché d'approcher les 1' 46" 6 qui constituent le prestigieux record du monde d'Harbig. Dans des conditions assez défavorables, Whitfield réussit 1' 48" 4, puis, reprenant la piste pour une seconde course, gagna un 400 mètres en 46" 2.

Un noir américain de 22 ans et demi, Art Bragg, devait éclipser la performance de Whitfield en courant le 100 mètres en 10" 3 et le 200 mètres en 20" 6, temps qui font de lui le meilleur sprinter mondial de l'année. Malheureusement, il se donna une élongation en courant le relais 4×100, comme il s'était claqué l'an passé en demi-finale du 100 m. olympique.

Le match Suède-Finlande, qui se disputait à Stockholm, fut en partie gâté par une averse diluvienne qui dura 13 heures consécutives. Les performances s'en ressentirent évidemment.

C'est dans les concours qu'on enregistra les meilleurs chiffres : deux Finlandais et un Suédois sautant plus de 7 m. 30 en longueur (Valtonen 7 m. 36, Valkama 7 m. 33, Petterson 7 m. 31) ; Lundberg franchissant 4 m. 25 à la perche, après une longue bataille contre le Finlandais Landstroem (4 m. 20), Hyytianen et Nikkinen lançant respectivement le javelot à 72 m. 72 et 72 m. 43. Finalement la Suède battit la Finlande par 217 à 193.

ART BRAGG

7 JOURS DE SPORTS (DU 26 JUILLET AU 2 AOUT 1953)

ATHLETISME Le Hongrois Kovacs est champion de son pays sur 10 km. après avoir couru la distance en 29'51"2.

• Mac Donald Bailey abandonne l'athlétisme (et l'amateurisme) pour le rugby à XIII.

BOXE A Dortmund, l'Allemand Willie Hoepner a mis k.o. le Belge André de Kiersgieter en 2 rounds.

CYCLISME Koblet effectuera sa rentrée le 16 septembre à Chalon.

• Ockers, Derycke, Schotte, Van Steenkiste, Brankart, Close, Rondelé et Schils représenteront la Belgique aux championnats du monde sur route. Van Steenbergen s'est récusé.

• Les Français actuellement sélectionnés pour Lugano sont : Louison Bobet, Antonin Rolland, Géminiani, Mahé, Malléjac, Robic. Possibles : Deledda et Lauredi. En poursuite, Hassenforder et Andrieux sont retenus.

• André Dupré a remporté la première étape du Tour du Quercy et Jacques Bianco, nouveau champion de France des indépendants, la seconde.

• Ah ! la forme Tour de France ! Fritz Schaer lui doit d'être champion de Suisse devant Huber et Lafranchi. Quant à Kubler, il est quatrième et navré de voir le vainqueur du Grand Prix du Cinquantenaire cumuler les titres nationaux de la route... et du demi-fond.

• Au Luxembourg, c'est Ernzer qui se pare du maillot national après avoir battu dans l'ordre Diederich, Gaul, Schmidt, Kemp et Dierkens.

• Molineris a remporté à 35 km. 365 de moyenne le Circuit du Mont Blanc devant Vitetta et Bonnet.

• Chez les jeunes, Hemmerlé (A.S.S.I.F.) a gagné Paris-Bléneau ; Brochard (C.S.O.) a vaincu dans Paris-Etrepagny et Jacques Kieffer inscrit son nom au palmarès de Paris-Méry-sur-Oise.

FOOTBALL Le Stade Français a brillamment — quoique de manière officieuse — ouvert la saison 1953-1954 en battant le C.A. Paris par 3 à 1.

• A Sarrebruck, Saar 05 et F.C. Metz ont fait match nul (0-0). A Innsbruck, Rapid de Vienne bat Nîmes (5-1).

• Le Red Star a battu Boulogne-sur-Mer par 2 à 0 et Alès a battu Sète par 2 à 1.

• Troyes rencontrait Bayel. Score : 9 à 0.

NATATION Un nouveau Furahashi s'est révélé aux championnats du Japon : Yamashita qui a battu Ford Konno de 25 mètres dans un 1.500 couvert en 18'27"4.

TENNIS La France a battu Monaco et l'Allemagne en Coupe de Galea (éliminatoires).

• Le champion de France Bernard Destremau a fait sensation à Bruxelles en battant Washer par 8-6, 6-3 au cours d'un match France-Belgique très équilibré.

Le Miroir de la Vie

NICE AURAIT L'INTENTION D'OFFRIR 15 MILLIONS A LILLE POUR A. STRAPPE

Le Nordiste recevrait 1.500.000 francs à la signature, mais une lettre du L.O.S.C. a empêché, jusqu'ici, les dirigeants azuréens de prendre officiellement contact.

ANDRE STRAPPE est toujours en vacances sur la Côte d'Azur, alors que les footballeurs professionnels songent à reprendre, ou ont déjà repris, l'entraînement.

L'avant centre de Lille a reçu de son club une carte-lettre lui enjoignant de rejoindre au plus tôt l'équipe nordiste, qui a commencé sa préparation sous les ordres de Cheuva.

Strappe n'a pas répondu : il ne veut plus jouer à Lille.

L'attaquant du onze tricolore s'est beaucoup plu sur les bords de la Méditerranée. Le climat l'a séduit, lui qui souffre de rhumatisme et de sciatique.

Au cours de son séjour, Strappe a rayonné avec sa voiture et c'est ainsi qu'il a rencontré son ancien camarade de club, Guy Poitevin, demi centre de Nice.

— J'aimerais bien jouer chez vous. La région est merveilleuse...

— C'est simple, je vais en parler aux dirigeants niçois. Tu les intéresseras certainement. Ils cherchent un avant centre.

— Oui, tu peux en parler. Mais ils ne m'ont pas fait la moindre offre.

C'était vrai. Nice, à la recherche d'un leader d'attaque de classe, n'avait pas tenté de démarche auprès de l'un des meilleurs joueurs à ce poste — si ce n'est le meilleur — du championnat.

La raison de ce silence ? Les dirigeants de l'O.G.C. Nice auraient reçu de ceux du Lille O.S.C. une lettre leur demandant de ne pas tenter de « contacter » leurs joueurs réfractaires et de ne pas faire d'offre à leur sujet, s'ils désiraient rester en bons termes avec eux ; ce qui est tout à fait contraire au règlement des transferts en vigueur, lequel prévoit, au contraire, qu'un club peut proposer à un autre club une prime de valeur supérieure pour le joueur réfractaire l'intéressant !

C'est le principe même des mutations qui est ainsi mis en cause.

Le comité de Nice, cependant, touché par Poitevin, fit savoir à Strappe par l'entremise de son demi centre qu'il était prêt à l'engager moyennant un transfert de 15 millions et une prime à la signature de 1.500.000, mais qu'il n'avait pu faire officiellement des ouvertures à Lille, en raison de cette lettre.

Strappe a accepté les propositions niçoises.

Monaco, de son côté, est sur les rangs.

Nice, peu désireux toutefois de se fâcher avec les dirigeants lillois, cherche un moyen d'entrer en relations avec eux par la bande : Georges Berry, ex-entraîneur de Lille, sera peut-être choisi comme médiateur.

A. STRAPPE

G. BERRY

PUBLICITE EXCLUSIVE
O.P.G., 46, rue de Lille, Paris (7e)
Tél. : LITtré 15-44.

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS
Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

TARIF DES ABONNEMENTS
6 mois ..... 800 fr.
1 an ..... 1.600 fr.
C.C.P. Paris 5.390.08

Abonnements :
12, r. du Croissant, Paris-2e
Téléph. : CENtral 87-20 (Poste 61)

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

Direct.-gér. : MM. VERRIERE et MASSOT
Siège soc. : 124, r. Réaumur, Paris-2e
Grav. et imps.
E. Desfossés
Néogravura,
13, quai Voltaire
Paris.

OJD VERITE DIFFUSION · PUBLICITE

EMBROCATION SIAMOISE
Vendue exclusivement dans les Pharmacies
V 535 P 28396

BUT ET CLUB - LE MIROIR DES SPORTS
crée un service de vente de

PHOTOGRAPHIES SPORTIVES

Afin de satisfaire les nombreux lecteurs qui nous demandent des photographies sportives, nous avons décidé d'organiser un service de vente de ces photographies. Vous pourrez désormais nous commander les photographies qui vous sont présentées dans « But et Club-Le Miroir des Sports ».

Adressez votre correspondance à :
Service de vente des photographies
« But et Club-Le Miroir des Sports », 124, rue Réaumur, Paris (2e).

TARIFS DE VENTE :
Photographie 13 × 18 : 120 fr.
Photographie 18 × 24 : 200 fr.
Photographie 30 × 40 : 300 fr.

FRAIS D'ENVOI :
Ajouter pour frais d'envoi :
30 fr. pour les 13 × 18 (jusqu'à 10 photos)
40 fr. pour les 18 × 24 (jusqu'à 10 photos)
60 fr. pour les 30 × 40 (jusqu'à 10 photos)

MODE DE PAIEMENT : Seules seront servies les commandes accompagnées du paiement. Ce dernier est à faire EXCLUSIVEMENT PAR MANDAT-LETTRE OU PAR MANDAT-CARTE.

LE MARIAGE DE KOPA — **Kopa s'est marié. Le Rémois, qui vient d'être uni à Mlle Christiane Bodrigault, quitte la cathédrale d'Angers sous une haie de ballons d'honneur formée par Batteux (à g.) et Cottin (à dr.).**

LES PRINCIPAUX TRANSFERTS DE L'INTER-SAISON

EN VUE DE SE RENFORCER, LES CLUBS ONT DÉPENSÉ PLUS DE 250 MILLIONS

LA période des transferts a été très animée pendant l'inter-saison. Les clubs qui visent le titre ou l'accession à la première division ont réalisé de gros efforts financiers. On peut estimer, sans crainte de se tromper et en restant en dessous du chiffre exact, que les tractations ont porté sur une somme s'élevant à plus de 250 millions.

Voici quels sont (à ce jour) les principaux transferts traités par les clubs de première et deuxième division.

LE SUPER RECORD :

BONIFACI (Nice), à l'International de Milan, 26 millions, plus deux matches amicaux.

LE RECORD :

UJLAKI (Nîmes), à Nice pour 14 millions et deux joueurs (estimation 18 millions).

LES GROS TRANSFERTS :

RIJVERS (Saint-Etienne), au Stade Français, 15 millions; SAUNIER (Le Havre), à Monaco, 12 millions; GIANESSI (Roubaix), à Monaco, 15 millions; CURYL (Sète), au Racing, 9 millions; LELONG (Rouen), au Racing, 7 millions et demi; HNATOW et BATTISTON (Metz), au Stade, 13 millions et demi; HON (Madrid), au Stade, 8 millions; ANTONIO (Sète), à Nice, 9 millions; MIHOUBI (Sète), à Toulouse, 6 millions; QUENOLLE (Strasbourg), au Red Star, 7 millions; FOIX (Racing), à St-Etienne, 6 millions et demi; WADOUX (Racing), à Metz, 7 millions; PLEWA (Metz), à Lille, 7 millions; LEMAITRE (Rennes), à Lille, 6 millions.

LES TRANSFERTS AUTOUR DE 5 MILLIONS :

DUBREUCQ (Lille), au Racing, 4 millions et demi; KRETZCHMAR (Monaco), à Sète, 4 millions; JACOWSKI (Reims), au Racing, 5 millions; VERNIER (Stade), à St-Etienne, 4 millions; DESROUSSEAUX (Angers), à Lille, 4 millions; ALPSTEG (St-Etienne), à Besançon, 4 millions; PONS (Sète), à Monaco, 3 millions; WALORIZEK (Le Havre), à Toulouse, 5 millions; DUPRAZ (Montpellier), à Toulouse, 5 millions; DA RUI (Roubaix), à Montpellier, 4 millions et demi; HJALMARSSON (Nice), à Lyon, 4 millions; JANSSEN (Lille), à Lyon, 4 millions; NAGY (Grenobel), à Nancy, 4 millions; LANDI (Racing), à Troyes, 4 millions; SIATKA (Alès), à Reims, 5 millions; Pierre SINIBALDI (Stade de Reims), à Nantes, 4 millions et demi; SKIBA (Besançon), à Monaco, 4 millions; BLAREL et LUDO (Lens), à Monaco, 7 millions; BOHEE (Roubaix), au Red Star, 5 millions; LEANDRI (Cannes), au Red Star, 5 millions; SBORALSKI (Valenciennes), à Roubaix, 5 millions; CARRIER (Grenoble), à Nîmes, 7 millions.

LES ECHANGES LES PLUS IMPORTANTS :

MAHJOUB (Racing) contre COURTEAUX (Nice), pas d'argent; GRUMELLON (Monaco) contre WALTER (Le Havre), plus une somme inconnue donnée par Le Havre; GRIMONPONT (Le Havre) contre BLACZYCK (Bordeaux), plus une somme d'argent donnée par Bordeaux; COMBOT (Rennes) contre BENGTSSON (Toulouse), sans argent.

LES NOUVEAUX ETRANGERS :

ANDRADA (Paraguay), à Nimes; TACARONTE (Saragosse), à Nancy; LETOHVIRTA (Finlande), au Red Star; SEMOLSSON (Suède), au Red Star; ROACH (Angleterre), à Sète; ERIKSSON (Suède), à Sète; ETCHERATTA (Espagne), à Strasbourg; THILLBERG (Suède), à Marseille; MOGOY (Hongrois de Bâle), à Strasbourg.

LES PRETS LES PLUS MARQUANTS :

MILLE (Besançon), à Nancy; VILLENAVE (Bordeaux), au Havre; MACHET (Racing), à Nice; ROSSI et DANIEL (Toulouse), au Red Star.

LES AFFAIRES EN COURS :

SANDBERG (Suède), à Reims; MARCEL (Sochaux), à Marseille; STRITTICH (Vienne), à Besançon; GRANSART (Marseille), au Racing; MELCHIOR I (Austria), à Roubaix.

LES GROS ACQUEREURS :

MONACO : Gianessi, Saunier, Pons, Ludo, Blarel, Skiba, Walter I, Paques. Total : 45 millions.

RACING : Dubreucq, Courteaux, Lelong, Jacowski, Curyl. Total : 28 millions.

RED STAR : Quenolle, Letohvirta, Semolsson, Rossi, Daniel, Bohée, Léandri. Total : Inconnu, mais dépassant 20 millions.

NICE : Ujlaki, Fontaine (Maroc), Mahjoub, Antonio, Machet. Total : 38 millions.

LILLE : Lemaitre, Desrousseaux, Plewa. Total : 17 millions.

BONIFACI

UJLAKI

RIJVERS

SAUNIER

TOULOUSE : Mihoubi, Waloryzek, Dupraz, R. Bellot, Zapata, Combot, Brodd. Total : Inconnu, mais dépassant 25 millions.

STADE FRANÇAIS : Hon, Battiston, Hnatow, Rijvers. Total : 36 millions.

LE CLUB QUI A LE PLUS CEDE DE JOUEURS :

SETE : Pons, Antonio, Curyl, Mihoubi. Total : 27 millions.

LE CLUB QUI NE S'EST PAS RENFORCE :

SOCHAUX : Aucun transfert notoire.

(Enquête de G. CHAMPAGNE)

Chris-
haie
dr.).

DÉFENSE de PASSER

les matches de ma vie

PAR

ROGER MARCHE

Capitaine du "Onze" de France

LA lumière s'accrochait aux angles vifs d'un lourd bahut Renaissance et faisait briller les ferrures de cuivre rouge. Le grand lustre de verre vénitien aux couleurs tendres éclairait gaiement le salon de l'« Albergo Excelsior » de Florence. J'étais assis dans un épais fauteuil de cuir, à demi inconscient. Mes jambes étaient de plomb et ma tête me faisait mal à l'endroit des tempes, là où le sang battait vite. A côté de moi, Walter, penché sur un guéridon d'ébène incrusté de nacre, rédigeait des cartes postales. A gauche, par la porte du bar largement ouverte, je voyais le barman, Henri, un Niçois, agiter son shaker. Le bruit des verres choqués se mêlait à celui des conversations animées.

Chacun commentait la partie à sa manière. Tout le monde se croit expert en football après un match international perdu, veut tirer les déductions de la défaite, répartir les responsabilités. Une sourde colère était en moi, j'aurais voulu entrer dans ce bar et leur crier : « Vous n'y connaissez rien ! Taisez-vous donc... » Mais, au contraire, je restais là, dolent, au fond de mon fauteuil, bercé par toute cette fatigue qui était en moi, incapable d'un geste.

J'essayai plus de dix fois de faire défiler devant mes yeux le film de ce penalty qui nous coûtait la victoire et la qualification pour la Coupe du Monde. Tout était brouillé. L'action restait confuse dans mon cerveau noyé par la lassitude. Oui, j'avais déséquilibré Tchaikowski II, irrégulièrement, bien sûr. Mais pourquoi « Abdou » n'était-il pas sorti immédiatement, oui, pourquoi ?

Je portais une part de responsabilité dans ce retentissant échec. Je me sentais un peu coupable et, pourtant, au fond de moi, une voix me disait qu'il n'en était rien et que j'avais fait ce qu'il fallait pour empêcher le Yougoslave de filer vers les buts et marquer.

Jean Baratte, qui, lui aussi, traînait comme une âme en peine dans ce magnifique hôtel musée, s'approcha :

— Nous n'irons pas à Rio, Roger...

— Oui. Ce n'est pas de veine, le match était à notre portée...

— A qui le dis-tu !

— Et puis ce penalty. Vraiment, je ne l'ai pas fait sciemment. Tchaikowski s'est effondré d'un seul coup...

Jean me coupa la parole.

— Tu n'y es pour rien...

Et il ajouta :

— Il reste encore un espoir. Les dirigeants des deux équipes avaient signé un papier, avant le coup d'envoi, demandant aux organisateurs que le battu soit repêché...

Je n'y croyais guère, les autres membres de la colonie française non plus, et nous dîmes au revoir à la ville de Michel Ange, laissant derrière nous l'Arno aux eaux boueuses et gonflées par les dernières pluies.

LE ONZE TRICOLORE A CANOSSA

Eh bien ! la prédiction de Jean Baratte se réalisa. A peine avions-nous posé le pied sur le quai de la gare de Lyon que les journaux du matin nous apprenaient que le comité d'organisation de la Coupe du Monde, siégeant à Rio, avait décidé de repêcher la France !

Cette fois, ça y était, nous allions enfin nous emplir les yeux de la magnifique baie et voir de près comment était fait Copacabana. Le rêve enfui devenait réalité au moment où l'on n'y croyait plus. Il fallait songer à cette expédition et les sélectionneurs décidèrent avant tout de retenir une liste d'une trentaine d'élus. Deux matches d'entraînement furent inscrits au programme : à Colombes contre l'Ecosse et à Bruxelles contre la Belgique.

Je figurai évidemment sur la liste et fus retenu pour rencontrer les Ecossais dans une équipe « mixte » qui comprenait plusieurs joueurs nouveaux : Huguet, Lamy, Grégoire, Grumellon et Dard. Tous ces hommes avaient déjà été capés, mais on tenait à les voir à l'œuvre puisqu'ils étaient susceptibles de figurer dans le onze tricolore qui disputerait la Coupe Jules-Rimet.

Le résultat ne fut pas celui attendu. Nous fûmes battus 1-0 après une partie des plus décevante.

Après tout, cela n'avait pas grande importance et on ferait mieux devant la Belgique...

Au moment de prendre le train pour Bruxelles, M. Barreau me dit :

— Marche, vous serez capitaine.

— Bien, Monsieur Barreau...

Le onze que je devais commander avait été déclaré « expérimental » et, comme pour celui de Colombes, le comité de sélection y avait introduit quelques inédits : Paul Sinibaldi, Mustapha, Belver, Swiatek, Kargu...

C'était une erreur que d'envoyer une équipe dont les éléments n'avaient pour ainsi dire jamais joué ensemble affronter les Belges dont l'ardeur à la lutte est bien connue.

VEDETTE
BOUDUR
POINTES INÉBRANLABLES
et en 51 le foot
11 légère
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport
POINTES INÉBRANLABLES
Fabrication MERCIER
Brevet 882-884
Tout contrefacteur sera poursuivi
(Loi de 1844, sur les brevets)

UN REBOND DE BALLE RATÉE A MIS FIN A LA CARRIÈRE DU FAMEUX JULIEN DA RUI

Les footballeurs du onze de Belgique n'avaient plus aucune chance d'aller à Rio, eux. Ils devaient nous montrer qu'ils étaient au moins aussi dignes que nous d'effectuer ce voyage. Un peu vexés également que nous leur expédiions une équipe « expérimentale », ils avaient décidé de se venger. Je vous laisse à penser ce que fut la rencontre...

Paul, qui avait été si brillant en finale de Coupe contre le Racing, aurait pu montrer tout son talent. Mais, dans un « team » qui ne trouva jamais son homogénéité, il ne sut pas se mettre en vedette. On lui reprocha même un but ! Et, pourtant, il n'y pouvait pas grand-chose...

Après ce but, il y en eut trois autres !

Une véritable débandade...

Les Belges nous donnèrent la leçon.

Comme nous rentrions aux vestiaires, la tête basse, Baratte, qui avait été laissé au repos pour cette rencontre, me dit simplement :

— Cette fois, Roger, nous n'irons pas à Rio...

Jean Baratte avait raison.

Quelques jours plus tard, prenant prétexte que les débuts de l'équipe de France avaient lieu à Récife et déclarant ne pas vouloir se rendre au Brésil en parent pauvre, la 3 F déclarait forfait.

Ce n'était là que des arguments diplomatiques. A la vérité, l'échec du Heysel avait été si cuisant que nos dirigeants avaient dû juger plus sage de s'abstenir.

Il est écrit d'ailleurs que je ne connaîtrais jamais Rio-de-Janeiro et ses fastes puisque, après avoir été invité à la « Copa Rio », immédiatement après notre victoire dans le championnat de France, Reims n'eût soudain plus aucun signe de vie des organisateurs de cette épreuve !

Cette défaite de Bruxelles restera une tache noire à mon palmarès. Elle ternissait une brillante saison : j'avais gagné la Coupe de France, terminé troisième du championnat, et disputé les six matches du onze tricolore.

Enfin, un match, n'est qu'un match...

UN PETIT BLOND NOMME KOPAZEWSKI

Nos pérégrinations d'intersaison nous amenèrent un jour à Angers où nous devions jouer contre le club local, le S.C.O.

Vous imaginez ce que sont ces matches amicaux que l'on dispute, soit pour se mettre en jambes avant le championnat, soit pour terminer la saison en douceur. On ne se préoccupe pas de la composition de la formation adverse ni du nom de son adversaire direct.

Les Angevins, en la circonstance, alignaient un ailier d'origine nordiste, si l'on en croyait son nom : Kopazewski. Celui-là ou un autre, ça n'avait pas d'importance; du moins, je le pensais, mais dès que ce garçon eut la balle au pied, je compris immédiatement qu'il avait la grande classe.

Ce petit blond dribblait et feintait avec un art consommé. Il mettait tout son cœur et tout son souffle dans chacune de ses actions. Il avait un sens inné du football.

Je ne vous en dirai pas plus. Vous savez déjà qu'il s'agit de Raymond Kopa et pourquoi il devint un peu plus tard l'un des meilleurs attaquants du Stade de Reims et de l'équipe de France.

Kopa est l'un des footballeurs les plus étonnants que j'aie vus à l'œuvre. Au début de la dernière saison, j'ai vraiment plaint les demis centre qui lui étaient opposés. Tous tombèrent d'épuisement, à genoux. Lamy, du Racing, lui tint tête longtemps, puis s'effondra ; Poitevin, de Nice, s'énerva devant ses tours diaboliques ; Somerlynck, de Lille, s'arracha les cheveux. Et d'autres encore...

Je crois avoir deviné le secret de Kopa, et cela dès ce match contre Angers où je me trouvai un moment en face de lui.

Kopa est un joueur de jazz. Il improvise. Au départ, il ne sait peut-être pas encore ce qu'il va faire, mais il a son thème. Et puis, il « brode » comme Armstrong...

Il fait son numéro en solo. Et les défenseurs s'essoufflent et se perdent à le suivre ou demeurent sur place, incapables de deviner ce qu'il va tenter, dans quelle direction il va filer.

Je crois que cela explique un peu la foudroyante réussite de Kopa et, pour bien vous faire comprendre à quel point il est redouté, je vous livre ce petit dialogue entendu entre deux de ses adversaires :

Premier défenseur : « Kopa ? Il ne faut pas le marquer de près, sinon il te « brûlera » à tous les coups... »

Deuxième défenseur : « Ah bon ! Alors, je lui laisserai du champ ?... »

Premier défenseur : « Tu es fou ! Il te brûlera la politeses immédiatement... »

Voilà. C'est tout simple.

LE DERNIER MATCH DE JULIEN DA RUI

Le début de la saison internationale fut plus favorable à nos couleurs. L'équipe de France se réhabilita en partie en tenant la Belgique en échec et en surclassant la Hollande, à Colombes. J'avais été sélectionné pour ces deux matches, ainsi que Flamion, et nous fûmes encore retenus pour affronter la Yougoslavie qui fut défaite 2-1.

Le onze tricolore avait le vent en poupe et c'est avec un moral à toute épreuve que nous prîmes la route de Belfast pour y rencontrer l'Irlande du Nord sur les rives de l'Ulster.

Da Rui, qui avait fait sa réapparition dans la cage nationale contre les Yougloslaves au terme d'une longue querelle avec le sélectionneur Paul Nicolas, était conservé. On notait, d'autre part, les débuts de celui qu'on appelait le « prodige » du football français, Antoine Bonifaci, 19 ans.

Le jeune Niçois, blond et timide, ne semblait pas autrement soucieux de se mesurer avec les Irlandais, puis de faire connaissance avec la fameuse « rumeur » de Hampden Park (nous devions jouer contre l'Ecosse quatre jours après). Il craignait beaucoup plus la traversée en avion et il déclarait avec son accent doux et chantant :

— Je ne suis pas rassuré. Et pourtant, ce n'est pas mon baptême de l'air...

De tout le voyage, il ne desserra pas les dents, crispé et pâle sur son fauteuil largement renversé en arrière. Heureusement, il retrouva sa verve sur le petit terrain aux tribunes de bois de Belfast où il joua une partie brillante, effectuant des débuts prometteurs dans le onze tricolore.

Bonifaci, c'est la facilité faite footballeur. Rien ne lui coûte. Il réussit — quand il est en forme, comme n'importe lequel d'entre nous, bien sûr, — tout ce qu'il tente. Il a le don de la décontraction.

La roue tourne en football et l'entrée du jeune Bonifaci devait coïncider avec la sortie de Julien Da Rui qui, s'il n'y avait pas eu la guerre, aurait certainement battu le record des sélections de Mattler.

Nous dûmes nous contenter d'un match nul (2-2) à Belfast et on reprocha beaucoup à Julien le but égalisateur marqué par les Britanniques.

Je reverrai toujours ce but encaissé par celui qui fut le meilleur portier français de tous les temps et qui a lancé le style du gardien moderne.

L'avant centre des Glasgow Rangers, le puissant Simpson, avait passé Robert Jonquet et shooté dans sa foulée à peu près à 15 mètres de nos buts. Il avait mal frappé la balle et celle-ci s'en fut très vite vers nos filets en frisant le sol fait, à l'endroit de la surface de réparation, de terre meuble de couleur ocre. Sa trajectoire n'était pas parfaitement droite et juste à portée de main de Julien, elle rebondit brusquement, déviant, et surprenant notre gardien. Après un petit rebond, elle alla se loger doucement au fond de la cage !

Da Rui était stupéfait.

Je n'oublierai pas la vue de cette balle mal shootée courant en sautillant devant notre but.

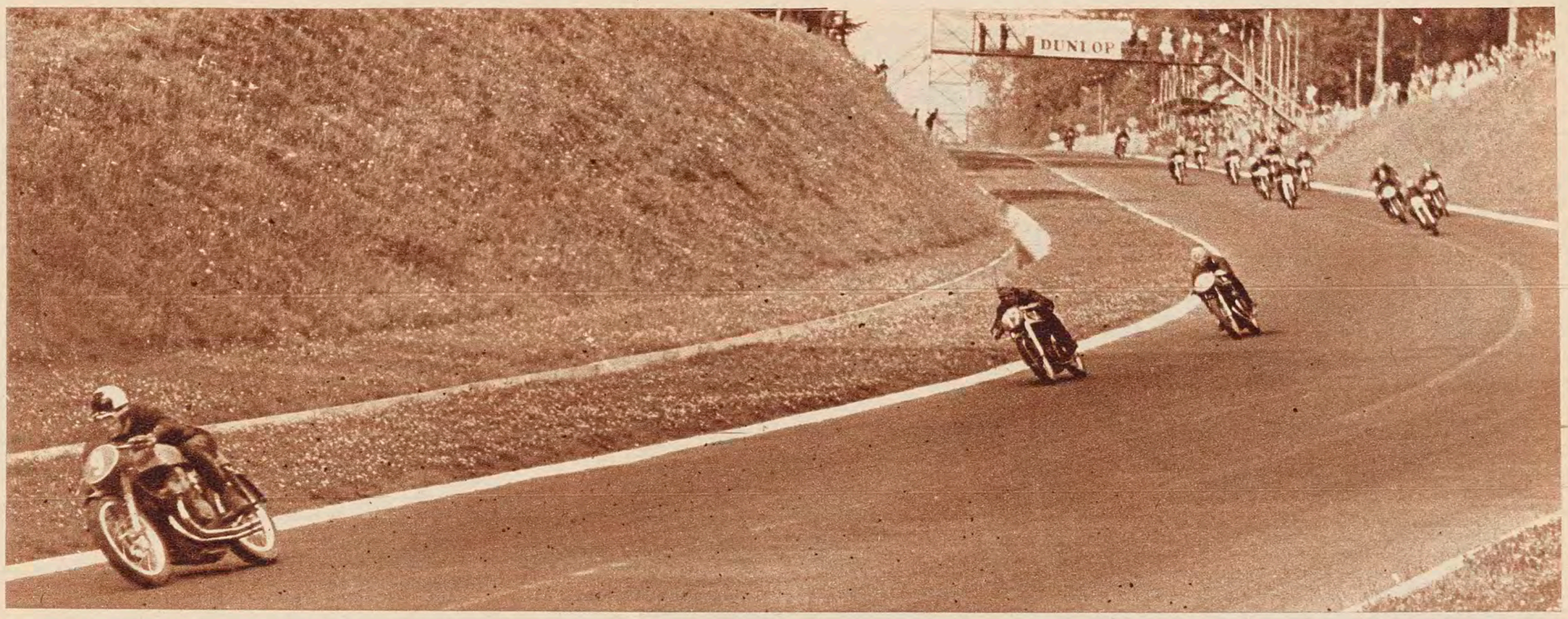
Da Rui n'en revenait pas.

—J'étais certain de l'avoir. Et puis, hop ! elle a filé dans le coin...

Un gardien de la classe et de l'expérience de Da Rui en avait vu d'autres, mais peut-être comprenait-il que les sélectionneurs allaient interpréter et donner une signification à ce but malheureux.

Et, de fait, après de longues hésitations et une conférence qui fut animée, M. Barreau et l'entraîneur Paul

(*Suite page* 19.)



Sur le magnifique circuit de **Rouen-Les Essarts** (5 km. 200), s'est déroulé le **Grand Prix de France** motocycliste comptant pour le classement du championnat du monde. Tous les pilotes furent sensationnels et le record du tour, dans les différentes catégories, fut battu plusieurs fois. Voici le départ des 500 cmc. Les concurrents abordent un virage à 180 à l'heure...

DUKE, ANDERSON, OLIVER ANIMATEURS AUX ESSARTS

(De l'un de nos envoyés spéciaux Georges FRAICHARD)

ROUEN. — Le Grand Prix motocycliste, dont les résultats comptaient pour le Championnat du Monde, avait, évidemment, attiré le gratin des spécialistes. En fait, il eût été impossible de réunir un plateau plus brillant que celui présenté dimanche sur l'admirable circuit de Rouen-les-Essarts, par la Fédération Française du Motocyclisme.

Avec de tels acteurs, les trois courses opposant les sidecaristes de la catégorie 500 cmc., les spécialistes de la moto 350 et 500 cmc. ne pouvaient être qu'âprement disputées. Quel émouvant spectacle ont offert ces virtuoses déferlant à plus de 200 km. à l'heure sur la route de l'Etoile ! Que d'émotions n'ont-ils pas créées dans la descente bien dessinée précédant le virage du Nouveau-Monde !...

Philippe Etancelin reconnaissait, après la course, qu'il n'avait de sa vie autant vibré :

— De ma carrière de coureur, je n'ai jamais vu une course aussi impressionnante, assurait-il.

A la vérité, l'enjeu, gros de conséquences, la rivalité qui oppose constructeurs et pilotes, la valeur des uns et des autres ne pouvaient donner d'autres résultats que spectaculaires.

En 350 cmc., Fergus Anderson, pilote officiel de Guzzi, attaquait d'emblée le flegmatique Amm qui avait le redoutable honneur d'être leader dans les deux catégories (350 et 500 cmc.) au classement du championnat du monde.

Et pourtant, Fergus Anderson était irrémédiablement battu lorsque, trois tours avant la fin, Amm, qui venait, avec sa Norton, de porter le record du tour à 128 km. 481, tombait en abordant un virage. Pendant qu'on transportait Amm à l'hôpital d'Elbeuf avec une clavicule cassée, Fergus Anderson terminait et gagnait la course sans être autrement inquiété, devant Pierre Monneret, dont on ne dira jamais assez toute la valeur. Pierre, pilote officiel de la marque A.J.S., est à coup sûr un très grand champion. Il avait hérité, à la suite de l'accident de Doran survenu à l'entrainement, un moteur spécialement mis au point par l'usine. Il a su en tirer le maximum...

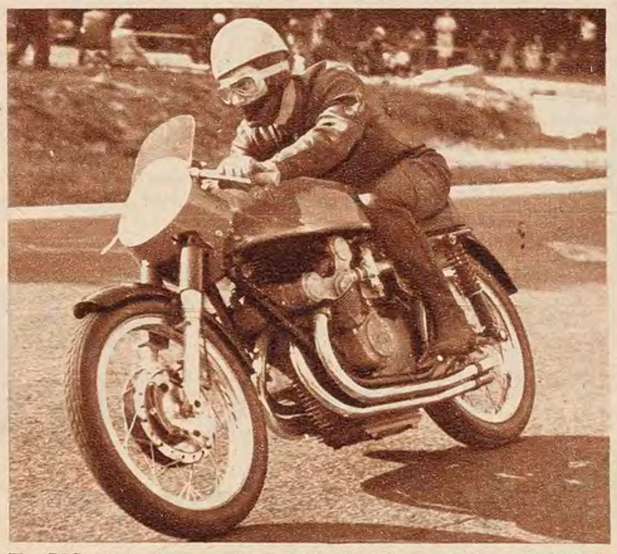
En 500 cmc., l'extraordinaire « Monsieur Duke » fut incontestablement le maitre. Dès le huitième tour de cette course, qui en comportait 40, Geoff Duke dépassait son compagnon d'équipe Armstrong. Il ne devait plus être rejoint, bien qu'il laissât à Armstrong le record du tour (moyenne horaire 132 km. 752), un record du tour qui ne fut pas battu moins de huit fois (trois fois par Duke, trois fois par Milani et deux fois par Armstrong). Cette quatre cylindres Gilera, dont les possibilités sont voisines de 220 km. à l'heure, bien menée par les plus grands champions de l'heure actuelle, ne pouvait pas être battue sur ce circuit et Kavanagh dut, avec sa Norton, se contenter de la quatrième place.

Les six motocyclistes pilotant une machine italienne se seraient tous classés dans les premiers si Georges Monneret, à court d'entrainement sur Gilera, n'était lui aussi tombé au virage du Nouveau-Monde, une chute d'ailleurs sans gravité, mais qui devait l'éliminer.

Enfin, en sidecars, Eric Oliver, trois fois champion du monde, avait pris nettement l'avantage sur son vieux rival Smith, lorsque celui-ci dut conduire d'une main et tenir de l'autre l'attache du sidecar qui s'était brisée. Il faut, reconnaissons-le, dans ces conditions, posséder une belle dose de courage pour terminer deuxième et dans le même tour qu'Oliver.

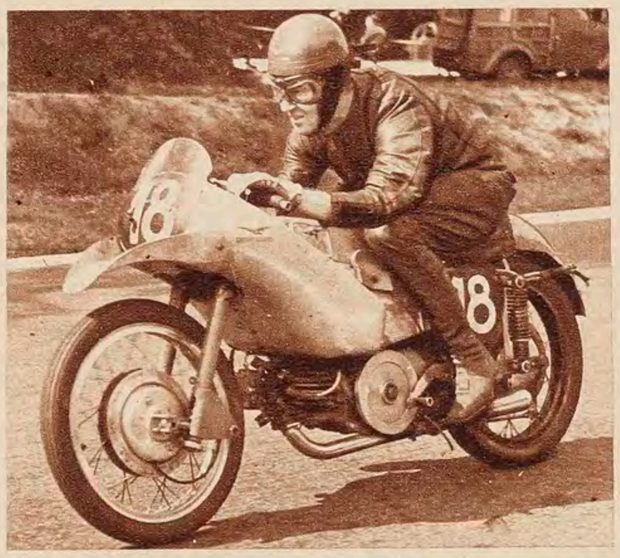
A l'exception de Pierre Monneret, qui eut la malchance de voir, en 500 cmc., son moteur « serré » alors qu'il était huitième, les autres pilotes français n'ont pas été brillants. Il est vrai qu'ils ne disposent pas de machines ultra-modernes, ni de la grande classe internationale des Anglais et des Italiens.

Il est bien évident que les constructeurs français ne font pas grand-chose pour former des pilotes.

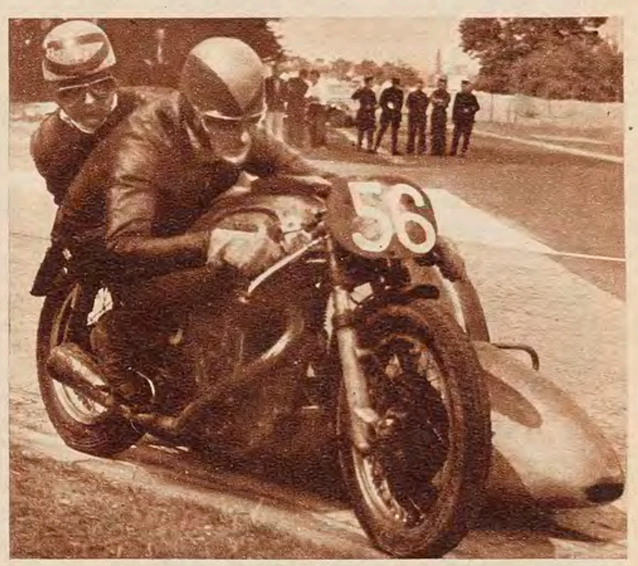


En 500 cmc., le virtuose anglais Geoff Duke remporta facilement la victoire, prenant la tête et la gardant.

Notre jeune compatriote Pierre Monneret prit une belle deuxième place dans la catégorie des 350 cmc.



L'Anglais Anderson, que l'on voit en pleine vitesse, triompha en 350 cmc., mais Amm fut accidenté.



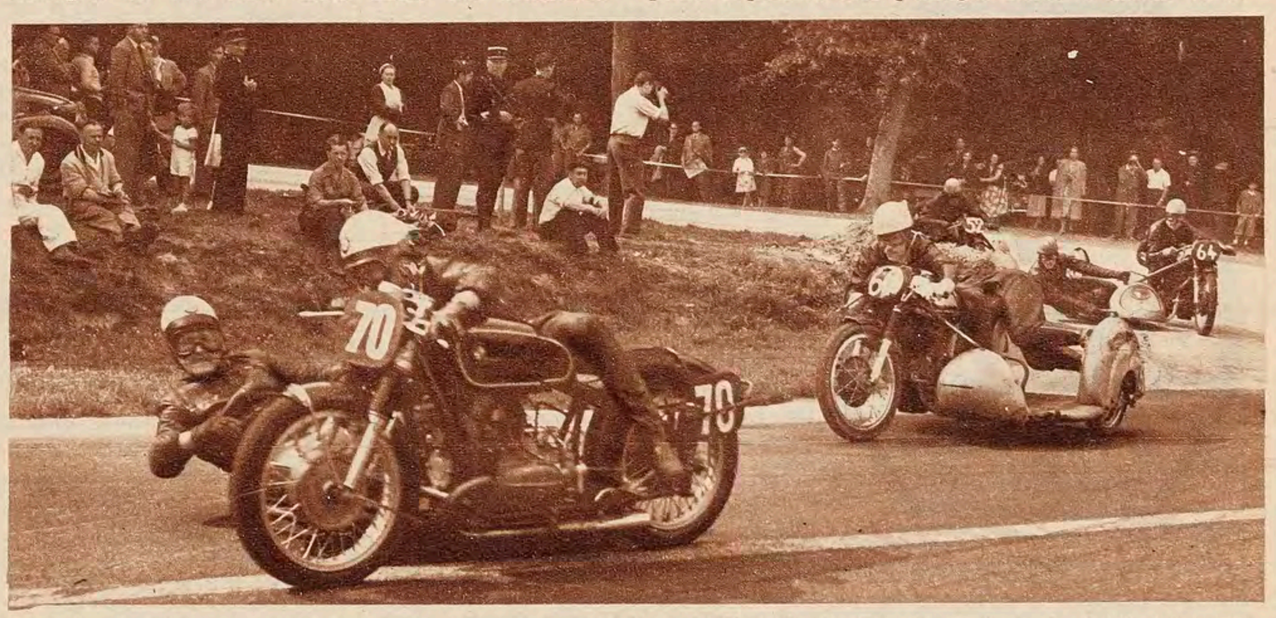
Eric Oliver, le grand spécialiste du side-car, a remporté l'épreuve. Son passager l'aide à mieux virer.

GEORGES LUCAS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

DANS la plus récente promotion de la Légion d'honneur, au grade de chevalier et à titre militaire, nous avons eu le plaisir de relever le nom de Georges Lucas. Qui est Georges Lucas ? Il est tout simplement le chef de nos services de vente, un sportif averti et un excellent homme pour tout dire.

Georges Lucas, qui a pris une part active à la Résistance Française pendant l'occupation ennemie, peut déjà s'enorgueillir de porter la Croix de Guerre 1939-1945 et les médailles française, américaine, anglaise et hollandaise, pour faits de la Résistance. Il n'en est donc plus à un exploit près.

Toujours modeste, notre ami Georges Lucas n'a pas attendu sa nomination à Paris. Il se trouve actuellement dans un paisible village normand où il apprendra vraisemblablement par « But et Club-Le Miroir des Sports » la distinction dont il est l'objet. Nous lui adressons nos fraternelles félicitations et nous attendons avec impatience son retour...



Conduire un side-car est un art, mais être passager relève de l'acrobatie. Le virage à angle droit est, pour eux, presque un exercice périlleux. Leur corps s'incline vers la route, ils se cramponnent, mais ils passent.

LE MIROIR DES LECTEURS

DE M. Y. DESSORT, A MONTARGIS :

Comme tous vos lecteurs, je ne peux que constater la bonne tenue de votre hebdomadaire ; cependant, il me semble que vous négligez un peu trop le sport féminin. Ainsi, vous avez complètement passé sous silence (vous n'êtes pas le seul) le championnat de France féminin sur route comme le championnat féminin d'athlétisme. Ce n'est qu'un léger reproche. Continuez votre bel effort et vous mériterez vraiment votre titre de champion des hebdomadaires sportifs. Bravo pour votre numéro 416 vraiment très complet.

REPONSE. — Il nous est difficile de traiter des sujets malgré tout secondaires en plein Tour de France, mais nous ne perdons pas de vue le sport féminin et n'avons pas l'intention de le négliger. Merci de vos encouragements.

DE M. JACQUES DUBREUILH, A CASSENEUIL (L.-ET-G.) :

Je trouve que vous délaissez le rugby à XIII, mais je ne vous le reproche pas trop, car je suis persuadé que vous devez faire votre possible.

DE M. MARCEL LE SCAFF, S.P. 50.663, T.O.E. :

Vieil ami de votre hebdomadaire que je lis depuis 1925, loin de tomber dans l'exagération juvénile de certains lecteurs, je reconnais que le « Miroir » accomplit des progrès constants. Cependant, les numéros en vert ne sont pas brillants et vous nous avez d'ailleurs expliqué la cause de cet état de choses. Il me semble que vous donnez trop d'importance aux vedettes nationales par rapport aux vaillantes équipes régionales, en particulier à cette belle équipe de l'Ouest, si unie et si brillante dans sa jeunesse. Une suggestion pour terminer : il serait intéressant que vous ouvriez une discussion entre lecteurs au sujet d'une formule nouvelle quant à la formation et à la sélection des équipes participant au Tour de France. Car il est évident que la formule des équipes nationales inaugurée en 1930 a fait son temps.

REPONSE. — Nous ne négligeons pas les équipes régionales, puisque, dans ce numéro même, Jean Malléjac entreprend le récit de son superbe Tour de France. Quant à la sélection des coureurs du Tour, nous lirons avec intérêt votre avis et ceux de nos lecteurs qui en ont un à formuler.

DE M. HENRI HOSPITAL, P.T.T., ELBEUF (S.-I.) :

Abonné à votre journal depuis plusieurs années pour la période du Tour de France, j'ai toujours été satisfait tant par les magnifiques photos que par les comptes rendus de vos envoyés spéciaux. Cette année encore, votre numéro de présentation et votre premier numéro ont été excellents, mais quelle ne fut pas ma déception en recevant le numéro supplémentaire paraissant le jeudi. Les photos devenaient quelconques, sur un papier que je n'avais jamais connu à votre journal. D'un mot, il était affreux par rapport aux numéros réguliers. Je vous suis resté fidèle, mais je serais désireux de connaître les raisons de cette défaillance.

REPONSE. — Nous les avons exposées dans notre numéro 415. Il nous a été impossible de trouver une imprimerie parisienne d'héliogravure pouvant, en l'absence de notre imprimeur ordinaire retenu par d'autres travaux, assurer notre parution le jeudi. Nous avons donc dû recourir à un autre procédé d'impression, l'offset, qui exige un papier différent de celui que nous utilisons ordinairement. Nous avons été les premiers à le regretter.

DE M. JEAN-CLAUDE MOULIN, A ST-PIERRE-QUIBERON (MORBIHAN) :

La saison de football va bientôt recommencer. On ne s'y retrouve plus avec les transferts et l'on ne se rappelle plus où sont passés les joueurs que l'on connaît. Pour faciliter ces recherches, ne pourriez-vous publier un numéro spécial avec toutes les équipes nouvelles de 1re et 2e divisions ?

REPONSE. — Nous prenons note de votre suggestion.

DES GOUTS ET DES COULEURS

DE MM. G. R. ET M. R., A CHARCHIGNE (MAYENNE) :

La victoire de Louison Bobet dans la Grande Boucle va sans doute « boucler » un peu les robicistes et les antibobetistes qui en ont toujours assez de voir Louison sur « But et Club-Le Miroir des Sports ». Et le Tour 1947 ? diront-ils. Pauvre Tour 1947, peu riche en hommes de la classe de Coppi, Bobet, Koblet, etc. ! Bravo, Louison. J'espère que cette fois, sous prétexte de ne pas déplaire à Robic, vous ne craindrez pas de publier cette lettre.

DE M. BAGBADI BENANOUN, 37, RUE DU COMMERCE, A MASCARA (ALGERIE) :

Bobet a gagné le Tour : bravo pour lui, mais il a triomphé d'un lot de coureurs vieux (Bartali), inexpérimentés (Astrua, Malléjac), mal aidés (Schaer), incomplets (Magni) ou malchanceux (Koblet, Robic). Il faut que Bobet triomphe l'année prochaine de la classe des grands au complet. Sur sa forme de cette année, il pouvait battre Kubler, Robic et même Koblet, mais il lui faudra encore vaincre l'inégalable Coppi pour qu'on puisse vraiment croire en lui.

DE M. A. BODART, 15, RUE AUX POIS, TEMPLEUVE (BELGIQUE) :

Le Tour de France vient à peine de finir. Je ne voudrais pas le laisser se terminer sans vous adresser mes plus sincères félicitations pour l'effort que vous avez effectué afin de toujours nous présenter un numéro impeccable dans les plus brefs délais. Je sais très bien qu'il y a eu l'incident qui vous a empêché de paraître en hélio durant la semaine, comme vous le faites régulièrement toute l'année. Mais, au fond, le papier, la couleur, ce n'est, n'est-il pas vrai, que la façade, et l'essentiel, à mon avis, c'est le contenu de notre « Miroir ». Là, on ne peut que dire bravo et merci pour le texte et pour les photos qui ont été en tout point remarquables. (Une remarque en passant : j'aurais aimé voir de plus beaux paysages.) J'ai vu passer le Tour dans une petite ville du Nord. A chaque voiture, à chaque moto du « Miroir », j'aurais voulu dire merci et vous crier « bonne route » au passage. Voilà qui est fait et j'en suis heureux.

Maintenant que vous avez repris une route normale, je me permettrai de vous demander de nous faire voir souvent dans la saison estivale des photos — et des textes — sur ce sport de base qu'est l'athlétisme, non seulement sur les principales réunions nationales, mais aussi sur les meetings étrangers.

REPONSE. — Nous ne pouvons que vous remercier très chaleureusement de vos félicitations auxquelles nous sommes particulièrement sensibles. Vous trouverez dans ce numéro un reportage complet sur France-Grande-Bretagne et un compte rendu du meeting de Cologne et du match Suède-Finlande.

DE M. CORNET, ETS AGOSTINI ET CORNET, A DEOLS-CHATEAUROUX (INDRE) :

Pour une fois que le Tour a été gagné par notre champion Louison Bobet, nous aurions aimé voir en dernière page l'authentique champion faisant son tour d'honneur sur la piste et non une photo de l'année dernière représentant Fausto Coppi. Il nous semble également que la photo de la Casse déserte dans l'Izoard est du « déjà vu » d'il y a quelques années.

REPONSE. — Nos photographes ont pris exactement 2.794 clichés pendant le Tour de France 1953. Pensez-vous qu'ils en aient été à une plaque près et qu'il nous ait fallu puiser dans nos archives pour illustrer le tour d'honneur du vainqueur ? Si cette assertion ne vous suffit pas, le cliché représentant Bobet effectuant son tour d'honneur porte le numéro 74.625. Nous tenons le négatif à votre disposition. Il en est de même pour la photo de l'Izoard. Il est évident que le décor ne changeant pas d'une année à l'autre, une photo de la Casse déserte montrant Coppi en action ressemble à une photo de la même Casse déserte avec Bobet pour héros. Qu'y pouvons-nous ? Et pensez-vous que nous en soyions réduits à d'aussi misérables subterfuges ?

DE M. HENRI HUFRY, LA MOTTE-EN-BAUGES (SAVOIE) :

Permettez-moi de vous dire ma satisfaction pour le dernier numéro de « But et Club-Le Miroir des Sports ». J'ai chez moi, publié par un quotidien de la région, le classement final du Tour et j'ai également le classement que vous publiez. Ils ne sont pas d'accord l'un et l'autre à partir de la 32e place. D'où proviennent ces différences ?

REPONSE. — Nous n'en savons rien, ignorant où notre confrère a puisé les éléments de son classement. Ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous avons publié le classement officiel établi par les organisateurs du Tour de France eux-mêmes.

DE M. MAURICE BACQUET, 222, RUE LAFAYETTE, PARIS (10e) :

C'est avec un immense plaisir que je prends connaissance du numéro spécial Tour de France de mon hebdo favori. Je vous félicite de ce superbe travail réalisé et surtout présenté au public si peu de temps après l'arrivée. Tous mes sentiments sportifs à votre équipe et à Louison Bobet, le grand vainqueur.

BATTUE, ARCHIBATTUE A BUCAREST...

L'U. S. A. PERPIGNAN A SERVI DE COBAYE A UNE GRANDE EXPÉRIENCE

par Paul IZERN

André SANAC

RUGBY derrière le rideau de fer. On ne savait pas ce que cela signifiait depuis 1938. Et puis, soudain, à la faveur du Festival mondial de la Jeunesse, la Fédération roumaine invita l'U.S.A. Perpignan à déléguer une équipe. Celle-ci, quoique incomplète — il manquait notamment les militaires Roucariès, Gauby, Toreilles, — ne présentait pas les caractéristiques du groupe de baladeurs, et sa tenue se fut révélée mieux qu'honorable, en dépit de sa méforme, devant les formations roumaines qui visitèrent la France avant la « drôle de guerre ».

Or, après la déroute des Catalans face à « Lokomotiva » (3-37), qui n'était autre que l'équipe nationale de la République Populaire Roumaine, les ambassadeurs du rugby français ne purent faire mieux que 0-6 et 0-29 devant deux autres sélections. Le rugby avait-il donc progressé à ce point sur les rives de la Dimbovitza ?

Pour s'en convaincre, il fallut attendre le retour des héros de la mésaventure. Et les détails qu'ils nous apportèrent nous convainquirent d'une réalité étonnante : aux confins de la Mer Noire, une race latine comme la nôtre manie le ballon ovale avec une dextérité égale à celle des Basques, Bigourdans, Toulousains et autres Catalans.

A quoi attribuer le miracle ?

JEU D'ATHLETES

Aux yeux de M. Jean Pascot, secrétaire général de l'U.S.A.P., c'est l'extraordinaire condition physique des superbes athlètes roumains qui est à la base de leur réussite : « Songez que ces gaillards, grands et bien découplés, couraient aussi vite que nos plus rapides trois-quarts, s'émerveillait-il. Ils pratiquaient une méthode simple et directe. mais la balle ne restait pas un quart de seconde de trop dans leurs mains. De plus, leur rythme décelait une préparation en tous points parfaite. Et quelle adresse ! » ponctua M. Pascot.

L'international Sanac surenchérit : « Seule, une équipe nationale de France ou une forte sélection peuvent contenir les Roumains, et encore à la condition que les Français soient en bonne forme... », dit-il en hochant la tête d'un air persuasif.

UNE EXPERIENCE ENCOURAGEANTE

Ainsi a-t-on l'impression que l'équipe de l'U.S.A. Perpignan a servi de cobaye, sans s'en douter, à une expérience qui encouragera la F.F.R. — et avec elle, peut-être, la Rugby Union — à « reconsidérer » des relations sportives avec les pays de l'Europe centrale et orientale.

Le sacrifice d'amour-propre des fiers Catalans, rentrés de Bucarest leur fanion « d'or et de braise » en lambeaux, n'aura donc pas été inutile...

"Défense de passer", les souvenirs de Roger Marche, Capitaine du Onze de France

(Suite de la page 17)

Baron décidèrent, dans notre retraite montagneuse des Trosachs où nous nous préparions à rencontrer l'Ecosse, que le remplaçant Dakowski effectuerait ses débuts à Hampden Park ! Da Rui resterait sur la touche.

Julien était un peu ulcéré.

J'ai connu ça aussi.

C'est dur d'être évincé de l'équipe de France.

Il ne devait pas reparaître dans le onze tricolore, tout ça pour un shot raté d'un grand diable d'Irlandais aux cheveux roux !

L'Ecosse nous battit 1-0 après un bon match d'ensemble de notre équipe.

Cette défaite précéda la déroute de Gênes dont je préfère n'en pas parler, si ce n'est pour reprocher à nos dirigents de nous avoir fait disputer ce match beaucoup trop tard dans la saison alors que nous étions éreintés par un championnat extrêmement dur.

C'était l'époque des vacances.

Nous aspirions tous au repos.

J'ENGRAISSE ET PERDS LA FORME

J'avais tant besoin de délassement au cours de cet été 1951 que je négligeai pour la première fois mes principes de préparation. Je goûtai avec délice, en compagnie de ma femme et de mon tout jeune fils, les joies de la plage, du soleil, de l'eau et du farniente.

Allongé sur le dos, exposé aux rayons brûlants du soleil qui me doraient la peau, je rêvais et le bruit de foule des matches, ce bruissements de mer qui roule continuellement dans vos oreilles, s'estompait. J'étais merveilleusement bien, mais je ne me doutais pas que j'étais en train d'engraisser énormément et de me vider complètement.

Je repris l'entraînement gras comme un moine.

Mon compère Jacowski avait lui aussi bien « profité » pendant ses vacances et Batteux, qui avait pris l'entraînement de l'équipe en main, ne savait à quel saint se vouer. Le onze de Reims se trouvait nanti de deux arrières presque obèses !

Il nous fit travailler, transpirer, suer sang et eau afin d'éliminer ce poids superflu.

Bain de vapeur, culture physique, tours de piste, tout y passa.

Et, à ce régime, je laissai la majeure partie de ma force et de mon dynamisme. J'étais presque épuisé. A bout de résistance.

Je repris le championnat tant bien que mal et la forme fut longue à venir. Ce passage à vide me coûta ma place dans l'équipe de France, au grand bonheur de mon vieux Salva, éternel rival, qui eut la joie d'être de l'expédition de Highbury où la France tint l'Angleterre en échec. Je ratai également la victoire sur la Suisse et le match nul contre l'Autriche. C'était une saison perdue.

J'avais de grands moments de découragement. A certaines heures, je me croyais « fini ». Heureusement, « Bébert » Batteux ne me laissait pas m'abandonner.

— Ne t'en fais pas, Roger, ça passera...

Je repris confiance peu à peu et ma condition s'améliora. Je crus à l'annonce du printemps, après un hiver pénible ou même la chasse, mon passe-temps favori, me semblait insipide, avoir retrouvé la forme.

La France devait rencontrer la Suède en nocturne.

J'avais une chance.

Hélas ! Salva eut encore la préférence pour cette rencontre.

Les sélectionneurs ne m'avaient pas complètement oublié, cependant. Ils me confièrent le poste d'arrière gauche et le titre honorifique de capitaine de l'équipe B qui devait se mesurer à une sélection parisienne en lever de rideau !

Hélas ! Il était dit que la malchance s'acharnait. Deux jours avant la réunion du Parc, un anthrax énorme derrière la cuisse m'ôta une grande partie de mes moyens.

Je tins à jouer quand même et je ne m'en tirai pas trop mal devant le géant stadiste Jonsson qui fonce tout droit et ne s'embarrasse pas de fioriture.

Cet ultime coup du sort ne me porta pas le coup de grâce. Au contraire. Je savais que la « série » était terminée et je réussis une excellente fin de saison avec Reims à la poursuite de Nice, omni-puissant, qui s'adjugea le championnat et la Coupe.

Et, au mois d'avril, les portes de l'équipe de France se rouvrirent toute grandes devant moi à la veille de la rencontre contre le Portugal. à Colombes.

C'est alors que les dirigeants niçois tournèrent les yeux vers mon ami Robert Jonquet et moi. Nous les intéressions. Ils voulaient monter une « super-équipe »...

LES "SCAPHANDRE"

LES MEILLEURS BALLONS DU MONDE

A VALVE AUTOMATIQUE

FOOTBALL
BASKET

VOLLEY
HAND-BALL

MODÈLE 5014 (FOOTBALL)

NERVEUX
BIEN ÉQUILIBRÉS
RÉGLEMENTAIRES
INDÉFORMABLES

HUNGARIA

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS SPÉCIALISTES

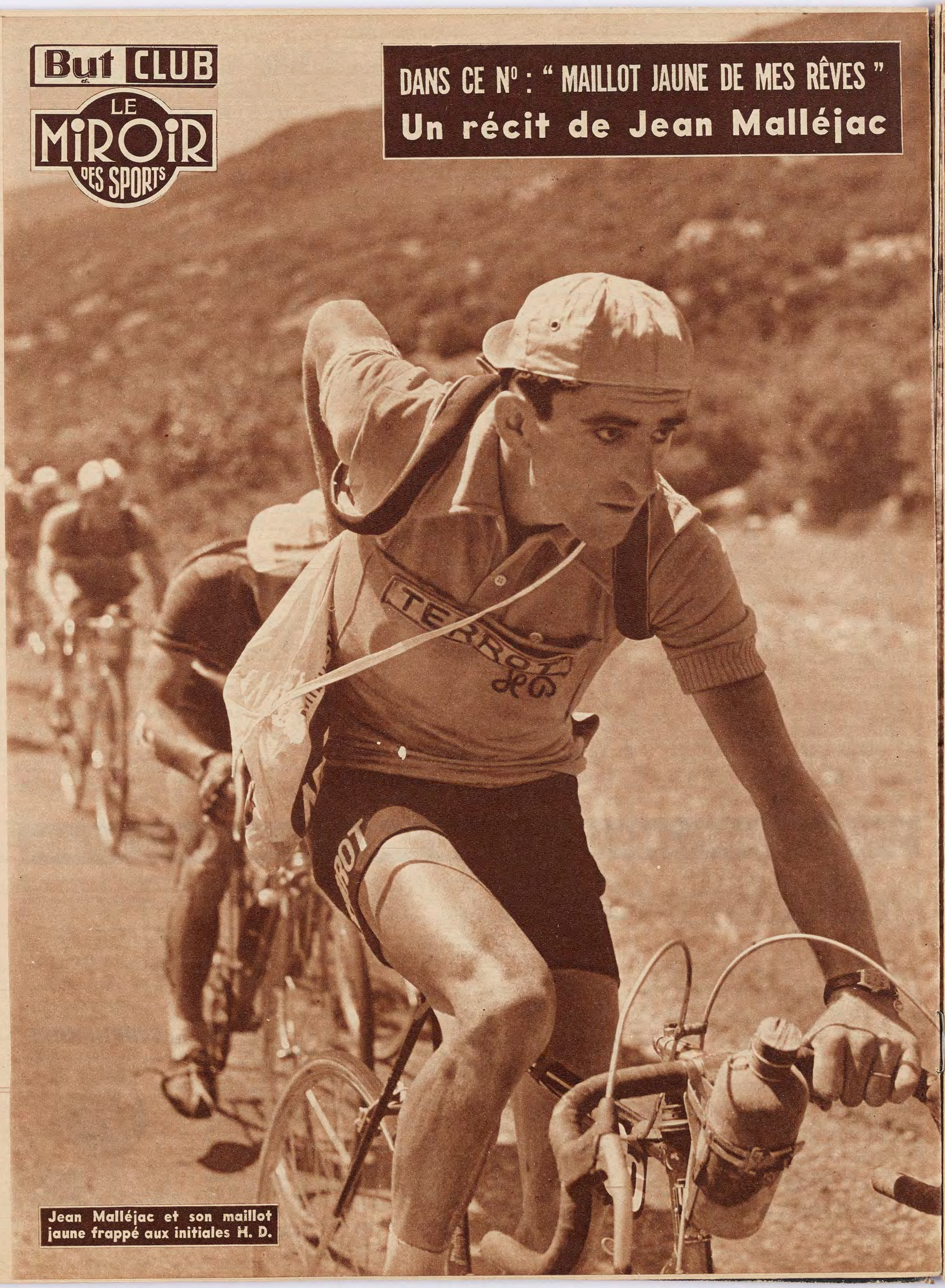
PROCHAINEMENT :

LA FORTUNE A MA PORTE

But et CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

DANS CE N° : " MAILLOT JAUNE DE MES RÊVES "

Un récit de Jean Malléjac



Jean Malléjac et son maillot jaune frappé aux initiales H. D.